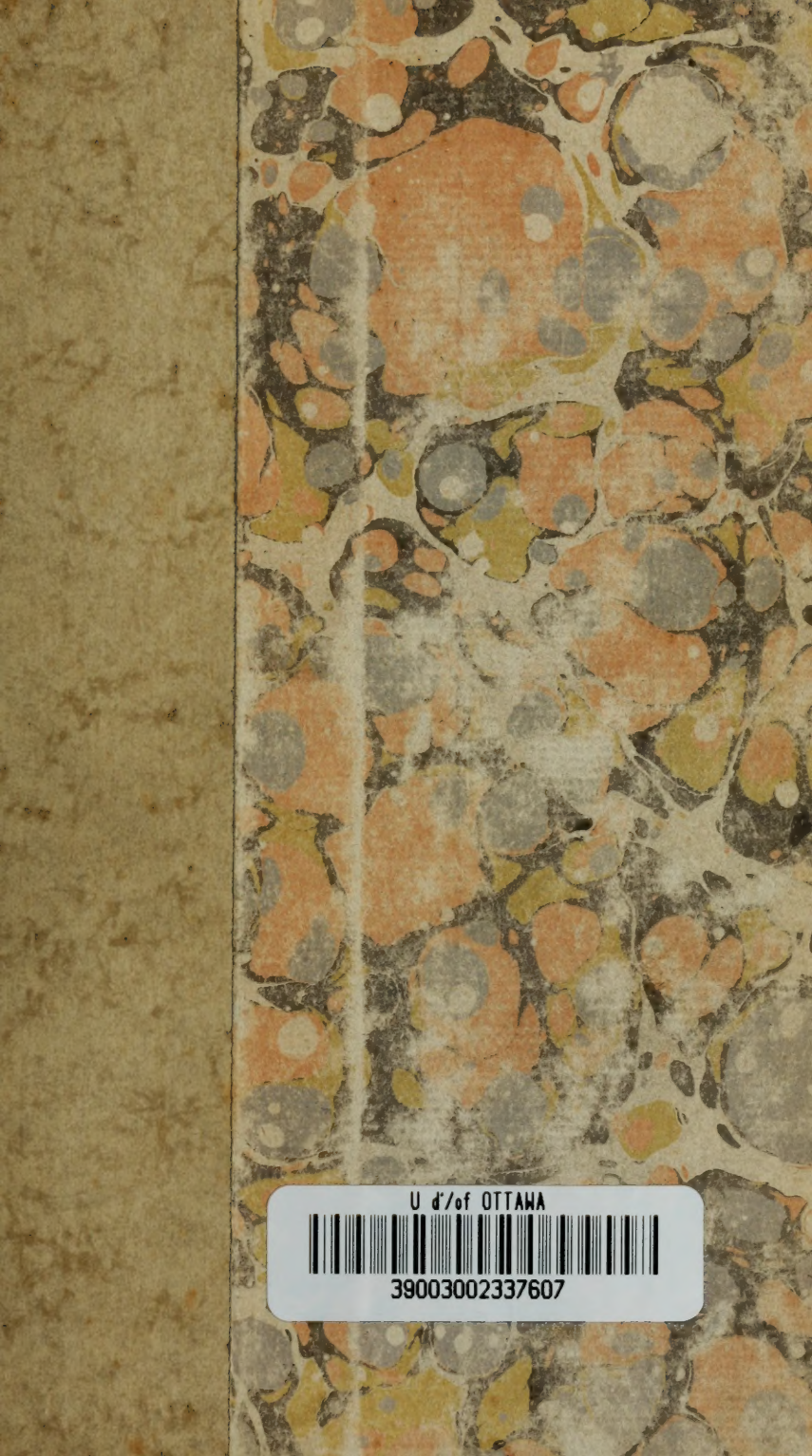

U d'/of OTTAWA
39003002337607

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/molire1622167304moli

L'AMOUR MÉDECIN

MOLIÈRE

1622-1673

L'AMOUR MÉDECIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE

1665

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1821
1922
v. 4

NOTICE

« *Le 13* [*septembre 1665*], *dit la* Gazette, *Leurs Majestés, avec lesquelles étoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Madame, Mademoiselle, Mademoiselle d'Alençon et grand nombre de seigneurs et dames, allèrent au château de Versailles, où la Cour a été régalée par le Roi durant quatre jours, avec une magnificence singulière. Le 14, Leurs Majestés et toute leur suite se rendirent sur des calèches dans le parc; et la Reine, Madame, Mademoiselle, Mademoiselle d'Alençon, avec les autres dames vêtues en amazones, étant montées sur des chevaux fort galamment ajustés, on y prit le divertissement de la chasse, qui fut suivi d'une comédie entremêlée d'entrées de ballet, qui, pour n'avoir été concerté que peu de jours auparavant, ne laissa pas d'être trouvé fort agréable... Le 17, la Cour revint au Louvre.* » *La comédie était* L'Amour médecin. *On n'est pas sûr, malgré l'affirmation de la* Gazette *qui place la première représentation le 14, qu'elle n'ait pas été jouée seulement le 15, date indiquée par d'autres documents.*

Comme les Fâcheux, *le* Mariage forcé, *la* Princesse d'Elide, *l'*Amour médecin *est une comédie-ballet. Dans*

son Avis au lecteur, *Molière parle de ses collaborateurs en termes si élogieux, qu'il efface presque sa personnalité derrière leurs personnes : si de tels ouvrages se montrent chez le Roi « dans un état beaucoup plus supportable », c'est que « les airs et les symphonies de l'incomparable Monsieur Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer ». Quant à la comédie elle-même, ce n'est « qu'un simple crayon, un petit impromptu... » ; et il ne convient de la lire « qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre ».*

L'excessive modestie de Molière s'explique sans doute par la hâte avec laquelle il avait été obligé d'écrire sa nouvelle œuvre. Ce divertissement, dit-il, « est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés ; et lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai ». Il avait fallu quinze jours pour écrire et mettre à la scène les Fâcheux ; *mais ils sont en vers. Que, comme Grimarest, on explique la rapidité de Molière par « la quantité de petites farces qu'il avait hasardées dans les provinces » et dont il avait formé un « magasin », si l'on peut dire, de pièces ébauchées, qu'on y voie surtout l'effet du génie et de cette puissance d'observation toujours en travail, à laquelle les ennemis mêmes du poète rendaient hommage, une facilité si féconde demeurera toujours un sujet d'étonnement.*

Mais l'Amour médecin *n'avait pas besoin qu'on s'excusât de le donner au public. A travers ces scènes de farce si plaisantes et si vives, quels traits bonhommes et narquois font ressortir l'égoïsme foncier de Sganarelle, tempéré par une tendresse paternelle inégalement clairvoyante, pareil à celui de tant de bons bourgeois médiocres, tout ensemble terre à terre et finauds ! Quelle leçon proverbiale nous est restée de la scène des « donneurs d'avis », où*

l'on voit s'étaler cette poursuite de menus intérêts personnels qui gouverne la vie du monde! Quels traits de satire enfin ont marqué la scène de la « consultation », où Molière, tout de bon, déclare la guerre à un nouveau genre d'ennemis de la nature et de la saine raison : médecins du temps, charlatans de l'émétique et de l'antimoine, du clystère et de la phlébotomie, praticiens aux vues courtes, à la science livresque, au langage hermétique, dont il a tracé la silhouette éternellement ridicule!

Aussi l'Amour médecin *ne s'appela bientôt plus que les* Médecins. *La foule y courut et ne se lassa point de l'aller voir. Il fut joué vingt-sept fois en 1665, du 22 septembre au 29 novembre, et seize fois en 1666, du 21 février au 26 octobre. Du vivant de Molière, il fut joué à la ville soixante-trois fois, autant que* l'Étourdi *et le* Misanthrope.

***

On a rapproché l'Amour médecin *d'une pièce de Tirso de Molina,* l'Amor medico, *qui a pu suggérer le titre, et d'une autre du même auteur, qui peut-être a donné l'idée principale de la pièce, la* Venganza de Tamar. *On a comparé aussi le dénouement au* Pédant joué *de Cyrano de Bergerac. Mais c'est dans la société de son temps, à la cour même, autour du roi, et à la ville, que Molière a pris les modèles de ces médecins, dont la satire a fait la fortune de sa pièce, et d'une partie de son théâtre. Dès longtemps, la solennité de leurs disputes, l'incohérence de leurs consultations, l'obscurité de leur langage, la monotonie des moyens curatifs le plus souvent vulgaires auxquels ils avaient recours, étaient de nature à exciter la verve critique des uns, la gauloise bonne humeur des autres. On a cité des consultations données par divers médecins et empiriques à propos de maladies du Roi ou du*

cardinal Mazarin, dont la drôlerie n'est pas inférieure aux scènes de Molière. Mais souvent aussi la comédie versait dans le drame, et l'on pouvait reprocher aux gens de la Faculté de jouer trop volontiers avec la vie humaine, quand, au lieu du clystère bénin, ils recouraient à des produits aux effets mal connus ou à la saignée. Gui Patin, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, « saigne douze fois sa femme pour une fluxion de poitrine et vingt fois son fils pour une fièvre continue; il use de la lancette treize fois en quinze jours pour un enfant de sept ans, il en use pour un enfant de deux mois; il en use pour un de trois jours (1). *» Le vin émétique et l'antimoine étaient plus dangereux encore. Gui Patin, en 1670, plaisante Vallot, premier médecin du Roi, d'avoir fait passer de vie à trépas « trois ou quatre mille personnes » avec le second de ces remèdes. Et, le 26 septembre 1664, un an avant la représentation de* l'Amour médecin, *il rapporte le deuil qui venait de frapper l'excellent écrivain François de La Mothe Le Vayer : « Il avait un fils unique d'environ trente-cinq ans, qui est tombé malade d'une fièvre continue, à qui MM. Esprit, Brayer et Bodineau ont donné trois fois le vin émétique, et l'ont envoyé au pays d'où personne ne revient. » Molière, qui était lié d'une grande amitié avec le père et le fils, écrivit à ce propos le sonnet que voici :*

SONNET

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts :
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême;
Et lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
La Sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

(1) Rigal, *Molière*, II, p. 19.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas;
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :

Ses vertus de chacun le faisaient vénérer,
Il avoit le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

***

Dès les premières représentations de l'Amour médecin, *on crut généralement que Molière avait voulu non seulement dire son fait à la médecine, mais encore mettre à la scène, sous des noms tirés du grec, des praticiens connus de tous. Des interprétations diverses ont été proposées. D'après les renseignements qui ont été recueillis par l'avocat Brossette, l'ami intime de Boileau, M. Filerin, dont le nom signifie sans doute « qui aime la dispute », représente M. Yvelin, premier médecin de Madame. Quant aux noms des quatre médecins qui prennent part à la consultation, c'est Boileau lui-même qui les aurait composés à la demande de Molière.* Macroton *signifie « celui qui parle lentement »; sous ce nom était peint Guenaut, premier médecin de la Reine de France en 1655.* Bahis, *« celui qui jappe, l'aboyeur », c'est le premier médecin de Monsieur, Esprit, qui bredouillait.* Desfonandrès, *ou « le tueur d'hommes », désigne Hélie Béda des Fougerais, qui n'était pas de la Cour, bien qu'on l'y appelât en consultation.* Tomès, *« celui qui coupe ou qui saigne », c'était d'Aquin, qui, en 1667, succéda à Guenaut dans les fonctions de premier médecin de la Reine. On lui imputa la mort de Marie-Thérèse, survenue en 1683, à la suite d'une saignée qu'il lui fit au pied.*

A. R.

LES PERSONNAGES

SGANARELLE, père de Lucinde.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfèvre.
M. TOMÈS,
M. DESFONANDRÈS,
M. MACROTON, } médecins.
M. BAHIS,
M. FILERIN,
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
AMINTE, voisine de Sganarelle.
LUCRÈCE, nièce de Sganarelle.
LISETTE, suivante de Lucinde.

L'OPÉRATEUR, orviétan.
PLUSIEURS TRIVELINS ET SCARAMOUCHES.
LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle.

AU LECTEUR

Ce n'est icy qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le Roy a voulu se faire un divertissement. Il est le plus precipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandez, et, lors que je diray qu'il a esté proposé, fait, appris et representé en cinq jours, je ne diray que ce qui est vray. Il n'est pas necessaire de vous advertir qu'il y a beaucoup de choses qui dependent de l'action. On sçait bien que les comedies ne sont faites que pour estre joüées, et je ne conseille de lire celle-cy qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du theatre. Ce que je vous diray, c'est qu'il seroit à souhaitter que ces sortes d'ouvrages pussent tousjours se montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy. Vous les verriez dans un estat beaucoup plus supportable, et les airs et les symphonies de l'incomparable monsieur Lully, meslez à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent, sans doute, des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

PROLOGUE

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET

LA COMÉDIE

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand Roi du monde.

TOUS TROIS

Unissons-nous tous trois...

LA COMÉDIE

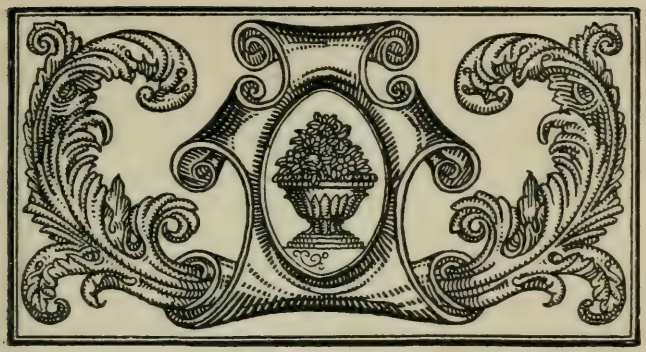
De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET

Est-il de plus grande gloire?
Est-il bonheur plus doux?

TOUS TROIS

Unissons-nous tous trois...



ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE,
M. GUILLAUME, M. JOSSE

SGANARELLE. Ah! l'étrange chose que la vie! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que « qui terre a, guerre a », et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. Je n'avais qu'une seule femme, qui est morte.

M. GUILLAUME. Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE. Elle est morte, monsieur mon ami. Cette perte m'est très sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et

cette fille est toute ma peine : car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. *(A Lucrèce.)* Vous êtes ma nièce; *(à Aminte :)* vous, ma voisine; *(à M. Guillaume et à M. Josse :)* et vous, mes compères et mes amis : je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

M. JOSSE. Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles, et si j'étais que de vous. je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME. Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferais mettre à sa chambre pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE. Pour moi, je ne ferais point tant de façon, et je la marierais fort bien, et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine; et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer comme elle est à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE. Tous ces conseils sont admirables assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse, et votre conseil

sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille : et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. *(Seul.)* Voilà de mes donneurs de conseils à la mode !

SCÈNE II

LUCINDE, SGANARELLE

SGANARELLE. Ah ! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle lève les yeux au ciel. *(A Lucinde.)* Dieu vous garde ! Bonjour, ma mie. Hé bien ! qu'est-ce ? comme vous en va ? Hé quoi ! toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage ! Veux-tu que je te baise ? viens. *(A part.)* J'enrage de la voir de cette humeur-là. *(A Lucinde.)* Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir,

et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse, je t'assure ici et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu vois plus brave que toi? et serait-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterais quelque cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerais-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée? *(Lucinde lui fait signe que c'est cela.)*

SCÈNE III

LISETTE, SGANARELLE, LUCINDE

LISETTE. Hé bien, Monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE. Non; c'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE. Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE. Il n'est pas nécessaire; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE. Laissez-moi faire, vous dis-je; peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargnerait rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? Et les promenades et les cadeaux ne tenteraient-ils point votre âme? Heu! avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Heu! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert, et...

SGANARELLE, *l'interrompant*. Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE. Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE. Oui, je perds toute l'amitié que j'avais pour toi.

LISETTE. Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE. C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE. Mon père, je veux bien...

SGANARELLE. Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE. Mais, Monsieur...

SGANARELLE. Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE. Mais, mon père...

SGANARELLE. Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.
LISETTE. Mais...
SGANARELLE. C'est une friponne.
LUCINDE. Mais...
SGANARELLE. Une ingrate.
LISETTE. Mais...
SGANARELLE. Une coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.
LISETTE. C'est un mari qu'elle veut.
SGANARELLE, *faisant semblant de ne pas entendre.* Je l'abandonne.
LISETTE. Un mari.
SGANARELLE. Je la déteste.
LISETTE. Un mari.
SGANARELLE. Et la renonce pour ma fille.
LISETTE. Un mari.
SGANARELLE. Non, ne m'en parlez point.
LISETTE. Un mari.
SGANARELLE. Ne m'en parlez point.
LISETTE. Un mari.
SGANARELLE. Ne m'en parlez point.
LISETTE. Un mari, un mari, un mari!

SCÈNE IV

LISETTE, LUCINDE

LISETTE. On dit bien vrai, qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.
LUCINDE. Hé bien, Lisette, j'avais tort de cacher

mon déplaisir, et je n'avais qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitais de mon père! Tu le vois.

LISETTE. Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurais un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE. Hélas! de quoi m'aurait servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurais-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir?

LISETTE. Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE. Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avoue que, s'il m'était permis de vouloir quelque chose, ce serait lui que je voudrais. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE. Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE. Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE. Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V

SGANARELLE. Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien, et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères? rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI

LISETTE, SGANARELLE

LISETTE, *courant sur le théâtre et feignant de ne pas voir Sganarelle.* Ah! malheur! ah! disgrâce! ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?
SGANARELLE, *à part.* Que dit-elle là?
LISETTE, *même jeu.* Ah! misérable père! que feras-tu quand tu sauras cette nouvelle?
SGANARELLE, *à part.* Que sera-ce?
LISETTE. Ma pauvre maîtresse!
SGANARELLE. Je suis perdu.
LISETTE. Ah!
SGANARELLE, *courant après Lisette.* Lisette.
LISETTE. Quelle infortune!
SGANARELLE. Lisette.
LISETTE. Quel accident!
SGANARELLE. Lisette.
LISETTE. Quelle fatalité!
SGANARELLE. Lisette.
LISETTE, *s'arrêtant.* Ah! Monsieur!
SGANARELLE. Qu'est-ce?
LISETTE. Monsieur...
SGANARELLE. Qu'y a-t-il?
LISETTE. Votre fille...
SGANARELLE. Ah! ah!
LISETTE. Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.
SGANARELLE. Dis donc vite.
LISETTE. Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa

chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE. Hé bien?

LISETTE. Alors, levant les yeux au ciel : « Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père, et, puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir. »

SGANARELLE. Elle s'est jetée?

LISETTE. Non, Monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement, et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE. Ah! ma fille!

LISETTE. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE. Champagne! Champagne! Champagne! Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité; on n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille! ma pauvre fille!

PREMIER ENTR'ACTE

Champagne, valet de Sganarelle, frappe en dansant aux portes de quatre médecins, qui dansent et entrent avec cérémonie chez le père de la malade.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE. Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE. Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE. Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvait par bonnes raisons qu'il ne faut jamais dire : « Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine », mais : « Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires. »

SGANARELLE. Chut! n'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE. Ma foi! Monsieur, notre chat est réchappé

depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue ; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE. Voulez-vous vous taire, vous dis-je ? Mais voyez quelle impertinence ! Les voici.

LISETTE. Prenez garde, vous allez être bien édifié : ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, MÉDECINS, SGANARELLE, LISETTE

SGANARELLE. Hé bien ! Messieurs ?

M. TOMÈS. Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE. Ma fille est impure ?

M. TOMÈS. Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. Ah ! je vous entends.

M. TOMÈS. Mais... nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. Allons, faites donner des sièges.

LISETTE, *à M. Tomès*. Ah ! Monsieur, vous en êtes ?

SGANARELLE, *à Lisette*. De quoi donc connaissez-vous monsieur ?

LISETTE. De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.
M. TOMÈS. Comment se porte son cocher ?
LISETTE. Fort bien : il est mort.
M. TOMÈS. Mort?
LISETTE. Oui.
M. TOMÈS. Cela ne se peut.
LISETTE. Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.
M. TOMÈS. Il ne peut pas être mort, vous dis-je.
LISETTE. Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.
M. TOMÈS. Vous vous trompez.
LISETTE. Je l'ai vu.
M. TOMÈS. Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un, et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.
LISETTE. Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.
SGANARELLE. Paix, discoureuse! Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoi que ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il les paye, et chacun, en recevant l'argent, fait un geste différent.)

SCÈNE III

MESSIEURS DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DESFONANDRÈS. Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS. Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS. J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS. Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain au fond du Marais; du fond du Marais à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques à la porte de Richelieu; de la porte de Richelieu, ici; et d'ici je dois aller encore à la place Royale.

M. DESFONANDRÈS. Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS. Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémius? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS. Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMÈS. Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assu-

rément; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

M. DESFONANDRÈS. Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMES. Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la maladie pressait; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS. C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÈS. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS

SGANARELLE. Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, *à M. Desfonandrès*. Allons, Monsieur.

M. DESFONANDRÈS. Non, Monsieur; parlez, s'il vous plaît.
M. TOMÈS. Vous vous moquez.
M. DESFONANDRES. Je ne parlerai pas le premier.
M. TOMES. Monsieur!
M. DESFONANDRÈS. Monsieur!
SGANARELLE. Hé! de grâce, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.
M. TOMÈS. *(Ils parlent tous quatre ensemble.)* La maladie de votre fille...
M. DESFONANDRES. L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble...
M. MACROTON. A-près a-voir bi-en con-sul-té...
M. BAHIS. Pour raisonner...
SGANARELLE. Hé! Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce!
M. TOMÈS. Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.
M. DESFONANDRÈS. Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.
M. TOMÈS. Je soutiens que l'émétique la tuera.
M. DESFONANDRÈS. Et moi, que la saignée la fera mourir.
M. TOMÈS. C'est bien à vous de faire l'habile homme!
M. DESFONANDRÈS. Oui, c'est à moi; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.
M. TOMÈS. Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.
M. DESFONANDRÈS. Souvenez-vous de la dame

que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.* Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS, *à Sganarelle.* Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS. Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. *(Il sort.)*

M. DESFONANDRÈS. Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. *(Il sort.)*

SCÈNE V

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, BAHIS, MÉDECINS

SGANARELLE. A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON, *il parle en allongeant les mots.* Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-con-spec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS, *celui-ci parle toujours en bredouillant.* Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement et

de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, *à part*. L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACROTON. Or, Mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter si on ne lui don-ne du se-cours; d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te, qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ventre.

M. BAHIS. Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON. Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments ré-mol-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants, qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne.

M. BAHIS. Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON. Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la, vo-tre fil-le ne pui-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-

so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.
M. BAHIS. Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.
M. MACROTON. Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.
M. BAHIS. Et nous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.
SGANARELLE, *à monsieur Macroton*. Je vous rends très hum-bles grâ-ces. *(A monsieur Bahis.)* Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI

SGANARELLE. Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie : il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre. L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés.

SCÈNE VII

L'OPÉRATEUR, SGANARELLE

SGANARELLE. Holà! Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR, *chantant.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
Mon remède guérit, par sa rare excellence, [un an :
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance de l'orviétan!

SGANARELLE. Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais voici une pièce de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR, *chantant.*

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez avec lui braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance de l'orviétan!

DEUXIÈME ENTR'ACTE

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'operateur, se réjouissent en dansant.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Messieurs FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS

M. FILERIN. N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens. Et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décrié depuis peu d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas

pour mon intérêt, car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants. Mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes.

M. TOMÈS. Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont parfois on n'est pas le maître.
M. FILERIN. Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.
M. DESFONANDRES. J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.
M. FILERIN. On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.
M. DESFONANDRÈS. Cela est fait.
M. FILERIN. Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCÈNE II

MESSIEURS TOMÈS, DESFONANDRÈS, LISETTE

LISETTE. Quoi! Messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine?
M. TOMÈS. Comment! qu'est-ce?
LISETTE. Un insolent qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.
M. TOMÈS. Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE. Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III

CLITANDRE, *en habit de médecin,* LISETTE

CLITANDRE. Hé bien! Lisette, me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE. Le mieux du monde, et je vous attendais avec impatience. Enfin le ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connais en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises : l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autre voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE. Monsieur, allégresse! allégresse!
SGANARELLE. Qu'est-ce?
LISETTE. Réjouissez-vous.
SGANARELLE. De quoi?
LISETTE. Réjouissez-vous, vous dis-je.
SGANARELLE. Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.
LISETTE. Non, je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.
SGANARELLE. Sur quoi?
LISETTE. Sur ma parole.
SGANARELLE. Allons donc. *(Il danse et il chante.)* La lera la la, la lera la! Que diable!
LISETTE. Monsieur, votre fille est guérie.
SGANARELLE. Ma fille est guérie!
LISETTE. Oui, je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.
SGANARELLE. Où est-il?
LISETTE. Je vais le faire entrer.
SGANARELLE. Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V

CLITANDRE, *en habit de médecin,*
SGANARELLE, LISETTE

LISETTE. Le voici.
SGANARELLE. Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.
LISETTE. La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.
SGANARELLE. Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.
CLITANDRE. Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres : ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans et par des anneaux constellés.
LISETTE. Que vous ai-je dit?
SGANARELLE. Voilà un grand homme!
LISETTE. Monsieur, comme votre fille est là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.
SGANARELLE. Oui, fais.
CLITANDRE, *tâtant le pouls à Sganarelle.* Votre fille est bien malade.
SGANARELLE. Vous connaissez cela ici?
CLITANDRE. Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCÈNE VI

LUCINDE, LISETTE, SGANARELLE, CLITANDRE

LISETTE, *à Clitandre.* Tenez, Monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. *(A Sganarelle.)* Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE. Pourquoi? je veux demeurer là.

LISETTE. Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner : un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende. *(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)*

CLITANDRE, *parlant à Lucinde, à part.* Ah! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand, et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avais, ce me semblait, cent choses à vous dire; et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitais, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE. Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE. Ah! Madame, que je serais heureux s'il était vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la mienne! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE. Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE, *à Lisette.* Il me semble qu'il lui parle de bien près.
LISETTE, *à Sganarelle.* C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.
CLITANDRE, *à Lucinde.* Serez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez?
LUCINDE. Mais, vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?
CLITANDRE. Ah! Madame, jusqu'à la mort! Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paraître dans tout ce que vous m'allez voir faire.
SGANARELLE, *à Clitandre.* Hé bien! notre malade? Elle me semble un peu plus gaie.
CLITANDRE. C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir au corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage et les lignes de ses deux mains, et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'était de l'esprit qu'elle était malade, et que tout son mal ne venait que d'une imagination déréglée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.
SGANARELLE, *à part.* Voilà un habile homme!
CLITANDRE. Et j'ai eu et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.
SGANARELLE, *à part.* Voilà un grand médecin!
CLITANDRE. Mais comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avait du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son faible

et lui ai dit que j'étais venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et si vous voulez pour quelques jours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE. Oui-da, je le veux bien.

CLITANDRE. Après nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE. Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien! ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

LUCINDE. Hélas! est-il possible?

SGANARELLE. Oui.

LUCINDE. Mais, tout de bon?

SGANARELLE. Oui, oui.

LUCINDE, *à Clitandre.* Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE. Oui, Madame.

LUCINDE. Et mon père y consent?

SGANARELLE. Oui, ma fille.

LUCINDE. Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE. N'en doutez point, Madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous et obtenir ce que je souhaite.

LUCINDE. C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE, *à part.* Oh! la folle! oh! la folle! oh! la folle!

LUCINDE. Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?
SGANARELLE. Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.
CLITANDRE. Mais, Monsieur...
SGANARELLE, *s'étouffant de rire.* Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.
CLITANDRE. Acceptez pour gage de ma foi cet anneau que je vous donne. *(Bas, à Sganarelle.)* C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.
LUCINDE. Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.
CLITANDRE. Hélas! je le veux bien, Madame. *(Bas, à Sganarelle.)* Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.
SGANARELLE. Fort bien.
CLITANDRE. Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.
LUCINDE. Quoi! vous aviez amené un notaire?
CLITANDRE. Oui, Madame.
LUCINDE. J'en suis ravie.
SGANARELLE. Oh! la folle! oh! la folle!

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE

(Clitandre parle au notaire à l'oreille.)

SGANARELLE, *au notaire.* Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. *(A Lucinde.)* Voilà le contrat qu'on fait. *(Au notaire.)* Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

(Le notaire écrit.)

LUCINDE. Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE. Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE. Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE, *à Sganarelle.* Au moins...

SGANARELLE. Hé! non, vous dis-je : sait-on pas bien? *(Au notaire.)* Allons, donnez-lui la plume pour signer. *(A Lucinde.)* Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE. Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE. Hé bien! tiens. *(Il signe.)* Es-tu contente?

LUCINDE. Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE. Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE. Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse

venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII

LA COMÉDIE, LE BALLET ET LA MUSIQUE

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

(Durant qu'ils chantent, et que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SGANARELLE. Voilà une plaisante façon de guérir. Où est donc ma fille et le médecin?

LISETTE. Ils sont allés achever le reste du mariage.
SGANARELLE. Comment! le mariage?
LISETTE. Ma foi, Monsieur, la bécasse est bridée, et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.
SGANARELLE. *(Les danseurs le retiennent et veulent le faire danser de force.)* Comment! diable! Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. Encore? Peste des gens!

DIJON — DARANTIERE

LE MISANTHROPE

MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS

1666

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1922

NOTICE

Le Misanthrope *fut représenté pour la première fois sur la scène du Palais-Royal, le 4 juin 1666. Il ne put être donné d'abord à la Cour, qui se trouvait à Fontainebleau, et qui, d'ailleurs, portait encore le deuil de la reine Anne d'Autriche, décédée le 20 janvier de la même année. Les courtisans connaissaient cependant la pièce, dont Molière, si l'on en croit Grimaresi, leur aurait donné lecture avant le 4 juin. Ils en disaient « du bien » et l'applaudirent à la ville.*

Le Misanthrope *avait une qualité supérieure de comique et une beauté propre qui devaient surprendre. La première représentation, d'après Louis Racine, fut « très malheureuse », et l'on n'est pas surpris, dit l'abbé Dubos, dans ses* Réflexions critiques sur la poésie et la peinture, *« que le suffrage général n'ait été déclaré en sa faveur qu'après huit ou dix représentations ». Jean Racine, à qui on vint annoncer que la pièce était tombée, répondit : « Vous y étiez ... et je n'y étois pas; cependant je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que*

Molière ait fait une mauvaise pièce... Retournez-y, et examinez-la mieux. »

Si la foule parut un peu étonnée d'un genre qui lui paraissait nouveau, et où elle trouvait, dans le comique, des traits un peu plus froids que ceux qu'elle avait accoutumé d'applaudir, les gens d'esprit ne se méprirent point. Des publicistes comme Subligny, Robinet, ont attesté leur admiration. Le premier n'hésita point à écrire : « Après son Misanthrope, *il ne faut plus voir rien ; c'est un chef-d'œuvre inimitable. » Quant à Boileau, il a montré à quel rang il plaçait cette pièce dans l'œuvre de Molière, en le nommant en son* Art Poétique, *« l'auteur du* Misanthrope ».

Malgré les éloges de bons juges dont il trouva peut-être le nombre trop réduit, Molière ne parait point en avoir, de son vivant, donné le spectacle à la Cour.

*
* *

Voltaire, dans le Sommaire *qu'il composa pour le* Misanthrope, *a écrit : « Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher ; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité et une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui. » C'est indiquer avec autant de brièveté que de vigueur, pourquoi un tel ouvrage devait décevoir ce grand public qui ne demande à la comédie qu'une distraction un peu grosse, mais aussi charmer les délicats, prêter aux applications de ceux qui, dans tous les personnages du théâtre, veulent trouver les portraits de vivants modèles, susciter les commentaires des plus grands esprits, et, par ce qu'une telle œuvre peut laisser d'inachevé, tenter ceux qui ne craindraient point, dans la suite des âges, de lui donner un dénouement.*

*
* *

Bien vite on voulut, de chaque rôle, faire des applications à des personnalités diverses. Qu'importe, et qui prouvera que Philinte, Clitandre, Acaste, Eliante, Arsinoé aient peint respectivement Chapelle, de Guiche, Lauzun, M^lle de Brie et M^lle Duparc? Molière prend son bien où il le trouve; et d'ailleurs, il ne copie point : il compose. Il prend à chacun quelques traits. Qu'à M^lle Molière il ait emprunté plusieurs de ceux qu'il donne à Célimène, il est probable. Et cependant Célimène n'est pas seulement M^lle Molière. C'est une autre personne morale, et qui vit d'une vie propre. Pareillement, Alceste tient des discours qui peuvent refléter certains des jugements intimes de Molière, mais dont le souple auteur devait assurément, dans la vie quotidienne de la Cour, savoir taire ou mesurer l'expression. Ce personnage est si bien et si éclectiquement composé que les contemporains purent retrouver en lui non seulement Molière lui-même, mais Boileau, qui s'en flattait, ou le duc de Montausier, qui était connu pour l'excessive austérité de son caractère, et qui, loin de se froisser, remercia Molière avec effusion.

*
* *

Une telle pièce, où le spectateur est tenté de voir les portraits abonder, et de réfléchir sur la conduite par laquelle un homme honnête peut accorder sa franchise avec la vie du monde, était de nature à susciter les jugements et les discussions.

*Donneau de Visé, qui avait poussé des attaques si vives à propos de l'*École des Femmes, *s'était réconcilié avec Molière, et une de ses pièces, la* Mère coquette, *avait été jouée au Palais-Royal, en 1665. A l'insu de*

Molière, qui en témoigna son mécontentement, et d'accord avec son imprimeur, il fit paraître une Lettre écrite sur la comédie du Misanthrope *en tête de la première édition de cette pièce. Il y a montré, en des termes que les critiques n'ont eu, après lui, qu'à reprendre, la variété des caractères, l'heureux choix de la donnée qui prête au grand nombre des portraits l'intérêt du contraste entre l'humeur d'Alceste et la sagesse de Philinte, et, somme toute, il a posé les termes du problème moral et littéraire contenu dans* le Misanthrope.

En 1758, Jean-Jacques Rousseau, dans sa Lettre à d'Alembert, qu'on nomme Sur les Spectacles, *et qui roulait « sur son article* Genève... *et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville », s'en prit au* Misanthrope, *et reprocha à Molière d'avoir abaissé la vertu par le ridicule dont il couvre le personnage d'Alceste, et d'avoir montré dans Philinte « le sage de la pièce, un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ». D'Alembert, Marmontel, La Harpe, d'autres qui sont plus près de nous, ont poursuivi le débat, et n'ont pas eu de peine à faire éclater ce qu'avait d'absolu la thèse du philosophe de Genève, et à montrer que Molière n'a pas voulu jouer le ridicule de la vertu, mais un ridicule qui, parfois, l'accompagne, — qu'il a peint dans Alceste et Philinte des hommes pareils aux autres hommes, donc imparfaits, — que l'excès dans la franchise comme dans la politesse est un défaut, et qu'il n'est point mauvais de savoir, à l'occasion, les tempérer l'une par l'autre.*

* * *

La toile tombe au moment où Alcestre décide de partir et d'aller

...chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

*Mais la pièce, à proprement parler, n'est point achevée. Elle n'offre pas de conclusion définitive. Elle devait ainsi tenter l'ingéniosité de Fabre d'Eglantine, à la fin du XVIII*e *siècle et, de nos jours, de M. Georges Courteline, qui ont écrit pour elle des suites intitulées* le Philinte de Molière *et* la Confession d'Alceste. *Mais si la loi du théâtre exige que le spectateur sorte après un dénouement précis qui le laisse comme rassasié, n'y a-t-il point des ouvrages où pas n'est besoin de concilier ce qui n'est pas conciliable et qui cependant coexiste dans la vie : la matière et la pensée, la pratique et l'idéal, don Quichotte et Sancho, Alceste et Philinte, liés ensemble par un destin sous l'aiguillon duquel*

...ils s'en vont deux à deux
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

A. R.

PERSONNAGES

ALCESTE, amant de Célimène.
PHILINTE, ami d'Alceste.
ORONTE, amant de Célimène.
ACASTE, CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Célimène.
UN GARDE de la maréchaussée de France.
DUBOIS, valet d'Alceste.
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.
ÉLIANTE, cousine de Célimène.
ARSINOÉ, amie de Célimène.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable

Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsque au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.

Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on
Quelques dehors civils que l'usage demande. [rende

ALCESTE

Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,

Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme [ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage ;
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint *l'École des maris,*
Dont...

ALCESTE

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie, [temps
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encor en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès;
Au travers de son masque on voit à plein le traître,
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,

Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rouler la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination,
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe comme vous cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence :
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE

Qui je veux? la raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE

J'en demeure d'accord, mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE

Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas;
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme!

ALCESTE

Je voudrais, m'en coûtât-t-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;

Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve,
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible : elle a l'art de me plaire;
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte, et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE

Mais si son amitié pour vous se fait paraître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Éliante aurait tous mes soupirs.
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes
Pourrait...

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE, *à Alceste.*

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que depuis longtemps cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.

Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(En cet endroit, Alceste paraît tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

ALCESTE

A moi, Monsieur?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous [blesse?

ALCESTE

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.

ORONTE

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surpren-
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre. [dre,

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,

Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous em-
Et qu'en votre amitié je vous demande place. [brasse
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire:
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître,
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure :
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Sonnet... C'est un sonnet. *L'espoir...* C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
(A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.)

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas.*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas.*

Morbleu!...

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas.*

Et que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom
Je disais, en voyant des vers de sa façon, [empire
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que : *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que : *Rien ne marche après lui?*
Que : *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que : *Philis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(A Philinte, qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Hé bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Plus de société.

PHILINTE

C'est trop...

ALCESTE

Laissez-moi là.

PHILINTE

Si je...

ALCESTE

Point de langage.

PHILINTE

Mais quoi!

ALCESTE

Je n'entends rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore?

PHILINTE

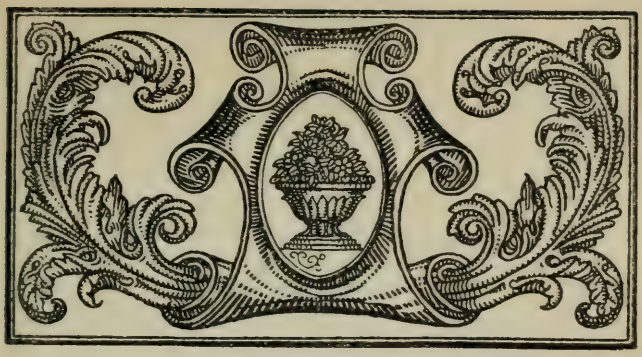
On outrage...

ALCESTE

Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHILINTE

Vous vous moquez de moi. Je ne vous quitte pas.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperais de parler autrement :
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE

C'est pour me quereller, donc, à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.

Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités.
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moi que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde;
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a jamais vu un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE

CÉLIMÈNE

Qu'est-ce?

BASQUE

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE

Hé bien! faites monter.

ALCESTE

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête,
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE

Vous avez des regards qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...

CÉLIMÈNE

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans la cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE III

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

BASQUE

Voilà Clitandre encor, Madame.

ALCESTE

Justement.

(Il témoigne s'en vouloir aller.)

CÉLIMÈNE

Où courez-vous?

ALCESTE

Je sors.

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Je ne puis.

CÉLIMÈNE

Je le veux.

ALCESTE

Point d'affaire.
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE

Je le veux, je le veux.

ALCESTE

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE

Hé bien! allez, sortez : il vous est tout loisible.

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

ÉLIANTE, *à Célimène.*

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE

(A Basque.)

Oui. Des sièges pour tous!

(Basque donne des sièges, et sort.)

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous.

ALCESTE

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah!

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE

Non, mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort.
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants :
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal, et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons il assomme le monde :
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE

Ô l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
Il tutaye en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de « monsieur » est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;

Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable,
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi même;
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas:
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis;
Qu'en dites vous, Madame?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis.

PHILINTE

Je le trouve honnête homme et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui, mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage;
Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit;
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène.*

Pour bien peindre les gens, vous êtes admirable!

ALCESTE

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour!
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit des humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont sur toutes les affaires
Loueurs impertinents ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE

Mais...

ALCESTE

Non, Madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement au défaut qu'on y blâme.

CLITANDRE

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,

Et dont à tout propos les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix :
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE

Non pas, Madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE

Non, en aucune sorte;
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE V

ALCESTE, CÉLIMÈNE,
ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE
BASQUE

BASQUE, *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus.

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE, *allant au-devant du garde.*

Qu'est-ce donc, qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

SCENE VI

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE,
UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE

LE GARDE

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE

Quoi? moi, Monsieur?

LE GARDE

Vous-même.

ALCESTE

Et pour quoi faire?

PHILINTE, *à Alceste.*

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE

Mais il faut suivre l'ordre; allons, disposez-vous...

ALCESTE

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE

J'irai, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE

Allons vous faire voir.

ALCESTE

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.
(*A Clitandre et Acaste qui rient.*)
Par la sangbleu! Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE

Allez vite paraître
Où vous devez.

ALCESTE

J'y vais, Madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, ACASTE

CLITANDRE

Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite;
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux?

ACASTE

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.

Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre;
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has!
Je suis assez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je crois
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE

Je me flatte.

CLITANDRE

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE

Je m'aveugle.

CLITANDRE

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE

Je suis le misérable, et toi le fortuné ;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE

Oh çà! veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu
Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur a cela je m'engage.
Mais chut!

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

CÉLIMÈNE

Encore ici ?

CLITANDRE

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas,
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE

Non.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE

BASQUE

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme?

BASQUE

Éliante, là-bas, est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE

Oui, oui, franche grimace;

Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme:
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot, à mon gré;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE

CÉLIMÈNE

Ha! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE

Ah! mon Dieu, que je suis contente de vous voir!
(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

ARSINOÉ

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire,
Madame. L'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande impor-
Que celles de l'honneur et de la bienséance, [tance
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière:
Et là, votre conduite avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre:
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser quoi qu'on en ait envie,
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort;

Qu'il prenait dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais juge-
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée, [ments.
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence;
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous;

Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures :
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,
Mais elle met du blanc et veut paraître belle;
Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame; et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage :
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout,
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie;
On peut par politique en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps.
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ

Certes vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge;
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous ren-
Si ma personne aux gens inspire de l'amour, [dre?
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute :
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences [avances ;
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillants d'une faible victoire,
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas
De traiter pour cela les gens de haut en bas.

Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire,
Et sans...

ARSINOÉ

Brisons, Madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira vous pourrez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
(Alceste paraît à ce moment.)
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre;
Soyez avec Madame, elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOÉ

ARSINOÉ

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;
Et le vôtre sans doute a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE

Moi, Madame? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devrait...

ALCESTE

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce!
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?

Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ

Un mérite éclatant se déterre lui-même;
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE

Hé! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde;
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ

Pour moi, je voudrais bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux :
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse:
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.

Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour.
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez sans doute un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ

Qui, toute mon amie elle est, et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme,
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE

Cela se peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ

Eh bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi;
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi.
Là je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE

PHILINTE

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure.
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il, et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
Je le tiens galant homme en toutes les manières,

Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer n'avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
Et, pour l'amour de vous, je voudrais de bon cœur
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque :
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;

Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut [voir?

ÉLIANTE

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE

Je crois que notre ami près de cette cousine
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avait mon cœur, à dire vérité,
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté,
Et par un choix plus juste, on le verrait, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je crois
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse,
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
Mais si, dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

PHILINTE

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, Madame, retomber.

ÉLIANTE

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE

Non, Madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement.
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE

ALCESTE

Ah! faites-moi raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE

Ô juste ciel! faut il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses!

ÉLIANTE

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE

Ah! tout est ruiné,
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné!
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE

Ah! morbleu! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.
(A Eliante.)
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir dans ma poche écrite de sa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte;

Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

PHILINTE

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE

Moi, vous venger? Comment?

ALCESTE

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle;
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;

Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir pour rompre une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE

Non, non, Madame, non. L'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE, *à part.*

Ô ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, *à part.*

(A Alceste.)

Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons et le ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme;
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme :
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte:
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments :
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE

Oui, oui, je l'ai perdu lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE

Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts :
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits.
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMÈNE

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE

Oronte? Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable!
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà par là convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières,
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair,

Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE

Non, non, sans s'emporter prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE

Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, *à part.*

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!

On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!
(A Célimène.)
Ah! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité.
Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?

Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE

Ah! traîtresse, mon faible est étrange pour vous!
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée:
A votre foi mon âme est toute abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême,
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!
Me préserve le ciel que vous ayez matière...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCÈNE IV

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS

ALCESTE

Que veut cet équipage et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS

Monsieur...

ALCESTE

Hé bien?

DUBOIS

Voici bien des mystères.

ALCESTE

Qu'est-ce?

DUBOIS

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE

Quoi?

DUBOIS

Parlerai-je haut?

ALCESTE

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS

N'est-il point là quelqu'un...

ALCESTE

Ah! que d'amusement!
Veux-tu parler?

DUBOIS

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment?

DUBOIS

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE

Et pourquoi?

DUBOIS

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE

La cause?

DUBOIS

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE

Hé bien! quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS

C'est pour vous dire ici. Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est ce qu'il s'appelle?

ALCESTE

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE

Donne-le donc!

CÉLIMÈNE

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE

Je ne sais, mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, *après avoir longtemps cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE

Je ne sais qui me tient..

CÉLIMÈNE

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

ALCESTE

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma patrie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,

Sur la foi de mon droit mon âme se repose,
Cependant je me vois trompé par le succès :
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cède à la trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée.
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez pas de ma vie avec vous.

PHILINTE

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE

Lui! de semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est, en justice, aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît:
Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie;
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui:
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde,
En beaux raisonnements vous abondez toujours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire:
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire,
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi sans dispute attendre Célimène,
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;

Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

ORONTE

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il s'était retiré.*

Oui, Monsieur a raison; Madame, il faut choisir,
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène :
Mon amour veut du vôtre une marque certaine.
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE

Je ne veux point. Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE

Quoi! sur un pareil choix, vous semblez être en peine?

ALCESTE

Quoi! votre âme balance et paraît incertaine?

CÉLIMÈNE

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE

Et moi, je le demande.
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement et plus d'incertitude :
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus.
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

CÉLIMÈNE

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre avec même chaleur [cœur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon

Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut [prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE

N'allez point là-dessus me consulter ici;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE

ACASTE, *à Célimène.*

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos. Messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimène.*

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais coupable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE

Oui, Madame, voyons d'un esprit adouci
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connaître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai jamais pu prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne, et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(A Alceste.)
A vous le dé, Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais

il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit, et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrais dans toutes les parties où l'on m'entraîne, et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens, et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère,
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont pour se consoler des cœurs du plus haut prix.

ORONTE

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître:
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

ARSINOÉ, *à Célimène.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
(Montrant Alceste.)
Mais Monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il...

ALCESTE

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté :
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.
(Elle se retire.)

ALCESTE, *à Célimène.*

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je vois,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je maintenant...

CÉLIMÈNE

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux,
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable;
Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?
(A Eliante et Philinte.)
Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.
(A Célimène.)
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai dans mon âme excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez sans tarder résolue à me suivre.
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE

Hé! s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE

La solitude effraye une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds.
Et l'hymen...

ALCESTE

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.
(Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.)
Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE

Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie.
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements.
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE

Allons, Madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

DIJON — DARANTIERE

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LE MEDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE

1666

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

M. CM. XXIII

NOTICE

Grimarest, puis Voltaire, ont exprimé l'opinion que le Médecin malgré lui *avait été mis à la scène, afin de soutenir le* Misanthrope, *dont le haut comique n'était point pour satisfaire pleinement le plus grand nombre des spectateurs. Les deux pièces, selon Grimarest, auraient été données ensemble le 11 Juin 1666. C'était la première représentation du* Médecin, *la quatrième du* Misanthrope. *Le* Registre, *de la Grange, plus digne de foi, place la première du* Médecin *au 3 Septembre de la même année, date à laquelle le* Misanthrope *fut joué pour la vingt-deuxième fois.*

Le public fit à la nouvelle pièce cet accueil chaleureux qu'elle a jusqu'à nos jours accoutumé de recevoir, étant faite pour plaire, aussi bien aux esprits affinés qu'aux spectateurs amis du large rire gaulois dont, en elle, on retrouve l'écho.

Les journalistes de l'époque ont enregistré son succès : Robinet, dans sa Lettre... à Madame, *du 15 Août 1666, puis Subligny, qui, dans sa* Muse Dauphine, *du 26 Août, écrivit :*

Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle;

Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin
Que, s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que dans Paris tout court au Médecin.

Vieux sujet de farce, vraiment, profondément français, traité déjà sous bien des formes et depuis près de quatre cents ans peut-être au moment où Molière entreprit de le vivifier par son génie, le Médecin malgré lui, *toujours applaudi, toujours aimé, demeure, après* Tartuffe, *la plus jouée de ses pièces.*

*
* *

Sganarelle fait des fagots. Mais le bonhomme, finaud, rusé, ami de son bien-être et de sa vie tranquille, pour qui nulle musique n'est plus douce que les glouglous de sa bouteille, a tout ce qu'il faut pour bien tenir le rôle où il est réduit par la malignité de sa femme Martine. N'a-t-il pas été au service d'un médecin? Ne s'est-il point barbouillé de latin en sixième? Avec cela, et un peu d'habileté matoise et narquoise, il en sait plus que beaucoup d'autres, et il est tout aussi qualifié pour soigner les gens.

Cette fable, qui permettait à Molière de pousser quelques-unes de ses attaques les plus plaisantes contre l'ignorance infatuée des médecins et la niaiserie de leur clientèle, on l'a rapprochée d'un grand nombre d'œuvres dont il ne convient de citer ici que très peu.

Quelques traits ont été empruntés à Rabelais, qui était qualifié pour connaître les ridicules de la confrérie. Et Sganarelle n'est point sans ressembler à Panurge. Mais le sujet paraît avoir été proprement celui d'un fabliau, dont les variantes se sont répandues et multipliées : le Vilain Mire, *c'est à dire le* Paysan Médecin. *De quelle version Molière a-t-il tiré les éléments de sa farce? C'est ce dont il est impossible de décider. Il avait, depuis long-*

temps sans doute, mesuré la force comique dont l'aventure du faux médecin est toute débordante, et il en avait mûri peu à peu les développements et l'idée, puisque les Registres *de la Grange et de la Thorillière montrent que le Palais-Royal avait joué déjà diverses farces qui sont comme l'ébauche du* Médecin : *ce sont, le 14 Septembre 1661, le* Fagotier ; *le 20 Avril 1663, un* Fagoteux *qui lui ressemble comme un frère ; enfin, le 9 septembre 1664, le* Médecin par force. *Et c'est ce titre du* Médecin par force *qui, avec celui du* Malade Imaginaire, *tombe de la plume de Bossuet quand, dans ses* Maximes et Réflexions sur la Comédie, *il rappelle, comme pour y voir un effet de la colère divine, les circonstances où Molière a quitté la vie. Ainsi l'œuvre si plaisante où se mêlent, avec tant de verve et cependant de mesure, la farce, la fantaisie et la satire, n'avait été d'abord qu'un canevas pareil à ceux des Italiens et devant le meilleur de son comique à la libre bouffonnerie des acteurs.*

*
* *

On ne sait pas bien quelle fut l'exacte distribution des rôles. Du Croisy, la Grange, Hubert, Mesdemoiselles de Brie et Guérin parurent aux côtés de Mademoiselle Molière qui jouait Lucinde, et de Molière, qui était Sganarelle. L'inventaire dressé après la mort du poète, décrit ainsi le costume qu'il portait dans ce rôle et qui est demeuré traditionnel : « ... Un coffre de bahut rond dans lequel se sont trouvés les habits pour la représentation du Médecin malgré lui, *consistant en pourpoint, haut-de-chausses, col, ceinture, fraise et bas de laine et escarcelle, le tout de serge jaune, garni de radon vert... », sans oublier la « robe de satin » suffisante, au* XVII^e^ *siècle, pour faire, sinon un moine, du moins un médecin.*

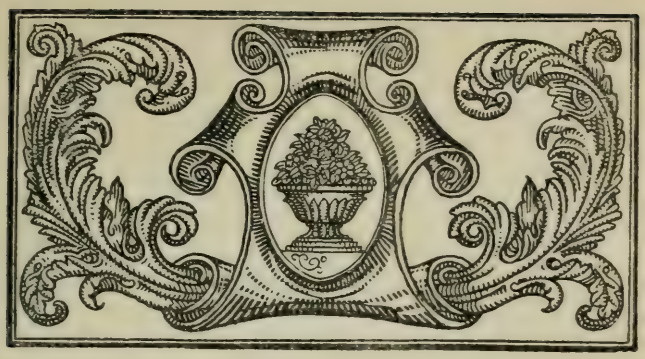
*
* *

Le Médecin malgré lui *a été imité et traduit dans les langues les plus diverses. Il faut au moins noter, dans sa postérité, l'opéra-comique de Gounod, joué en 1858, et dont le texte, dû à la collaboration de Jules Barbier et de Michel Carré avec Molière lui-même, était composé d'emprunts faits non seulement au* Médecin, *mais encore à* Mélicerte *et à la* Princesse d'Élide.

A. R.

PERSONNAGES

SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE, domestique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
GÉRONTE, père de Lucinde.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte et femme de Lucas.
LUCINDE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde.
THIBAUT, père de Périn, } paysans.
PÉRIN, fils de Thibaut, }



ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, MARTINE, *paraissant sur le théâtre en se querellant.*

SGANARELLE. Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.
MARTINE. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.
SGANARELLE. O la grande fatigue que d'avoir une femme, et qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !
MARTINE. Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote !
SGANARELLE. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE. Peste du fou fieffé!
SGANARELLE. Peste de la carogne!
MARTINE. Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui!
SGANARELLE. Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!
MARTINE. C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâces au Ciel de m'avoir pour ta femme, et méritais-tu d'épouser une personne comme moi?
SGANARELLE. Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Hé! morbleu! ne me fais point parler là-dessus, je dirais de certaines choses.
MARTINE. Quoi? que dirais-tu?
SGANARELLE. Baste! laissons-là ce chapitre, il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.
MARTINE. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai...
SGANARELLE. Tu as menti, j'en bois une partie.
MARTINE. Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis...
SGANARELLE. C'est vivre de ménage.
MARTINE. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais...
SGANARELLE. Tu t'en lèveras plus matin.
MARTINE. Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison...
SGANARELLE. On en déménage plus aisément.
MARTINE. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire.
SGANARELLE. C'est pour ne me point ennuyer.
MARTINE. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE. Tout ce qu'il te plaira.
MARTINE. J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.
SGANARELLE. Mets-les à terre.
MARTINE. Qui me demandent à toute heure du pain.
SGANARELLE. Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.
MARTINE. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?...
SGANARELLE. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.
MARTINE. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?...
SGANARELLE. Ne nous emportons point, ma femme.
MARTINE. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?
SGANARELLE. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante et que j'ai le bras assez bon.
MARTINE. Je me moque de tes menaces.
SGANARELLE. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.
MARTINE. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.
SGANARELLE. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.
MARTINE. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?
SGANARELLE. Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.
MARTINE. Ivrogne que tu es!
SGANARELLE. Je vous battrai.
MARTINE. Sac à vin!

SGANARELLE. Je vous rosserai.
MARTINE. Infâme!
SGANARELLE. Je vous étrillerai.
MARTINE. Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, bélître, fripon, maraud, voleur!...
SGANARELLE, *il prend un bâton, et lui en donne.* Ah! vous en voulez donc?
MARTINE. Ah! ah! ah! ah!
SGANARELLE. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II

MONSIEUR ROBERT, SGANARELLE, MARTINE

M. ROBERT. Holà! holà! holà! Fi! qu'est ceci! quelle infamie! peste soit le coquin de battre ainsi sa femme!
MARTINE, *les mains sur les côtés, lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet.* Et je veux qu'il me batte, moi.
M. ROBERT. Ah! j'y consens de tout mon cœur.
MARTINE. De quoi vous mêlez-vous?
M. ROBERT. J'ai tort.
MARTINE. Est-ce là votre affaire?
M. ROBERT. Vous avez raison.
MARTINE. Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes!
M. ROBERT. Je me rétracte.
MARTINE. Qu'avez-vous à voir là-dessus?
M. ROBERT. Rien.

MARTINE. Est-ce à vous d'y mettre le nez?
M. ROBERT. Non.
MARTINE. Mêlez-vous de vos affaires.
M. ROBERT. Je ne dis plus mot.
MARTINE. Il me plaît d'être battue
M. ROBERT. D'accord.
MARTINE. Ce n'est pas à vos dépens.
M. ROBERT. Il est vrai.
MARTINE. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.
M. ROBERT. *(Il passe ensuite vers le mari, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même bâton et le met en fuite. Il dit à la fin :)* Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur; faites, rossez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.
SGANARELLE. Il ne me plaît pas, moi.
M. ROBERT. Ah! c'est autre chose.
SGANARELLE. Je la veux battre si je le veux, et ne la veux pas battre si je ne le veux pas.
M. ROBERT. Fort bien.
SGANARELLE. C'est ma femme, et non pas la vôtre.
M. ROBERT. Sans doute.
SGANARELLE. Vous n'avez rien à me commander.
M. ROBERT. D'accord.
SGANARELLE. Je n'ai que faire de votre aide.
M. ROBERT. Très volontiers.
SGANARELLE. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce. *(Ensuite, il revient vers sa femme, et lui dit en lui pressant la main :)* Oh çà, faisons la paix nous deux. Touche là.
MARTINE. Oui! après m'avoir ainsi battue!
SGANARELLE. Cela n'est rien. Touche.

MARTINE. Je ne veux pas.
SGANARELLE. Hé?
MARTINE. Non.
SGANARELLE. Ma petite femme.
MARTINE. Point.
SGANARELLE. Allons, te dis-je.
MARTINE. Je n'en ferai rien.
SGANARELLE. Viens, viens, viens.
MARTINE. Non, je veux être en colère.
SGANARELLE. Fi! c'est une bagatelle; allons, allons.
MARTINE. Laisse-moi là.
SGANARELLE. Touche, te dis-je.
MARTINE. Tu m'as trop maltraitée.
SGANARELLE. Et bien, va, je te demande pardon; mets-là ta main.
MARTINE. Je te pardonne *(elle dit le reste bas)*, mais tu le paieras.
SGANARELLE. Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié, et cinq ou six coups de bâtons entre gens qui s'aiment ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE III

MARTINE, *seule*. Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment, et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari;

mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE IV

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS. Parguenne! j'avons pris là tous deux une guèble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE. Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obéir à notre maître; et puis nous avons intérêt l'un et l'autre à la santé de sa fille, notre maîtresse, et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudrait quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne, et, quoi qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, *rêvant, à part elle.* Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger.

LUCAS. Mais quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque les médecins y avont tous pardu leur latin?

VALÈRE. On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent en de simples lieux...

MARTINE. Oui, il faut que je m'en venge à quelque

prix que ce soit : ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer, et... *(Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que, ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit :)* Ah! Messieurs! je vous demande pardon, je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE. Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE. Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider?

VALÈRE. Cela se pourrait faire, et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire, et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE. *(Elle dit ces deux premières lignes bas.)* Ah! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! *(Haut.)* Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez, et nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VALÈRE. Et, de grâce, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS. Un médecin qui coupe du bois?

VALÈRE. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE. Non, c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel pour la médecine.
VALÈRE. C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.
MARTINE. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez à force de coups à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.
VALÈRE. Voilà une étrange folie!
MARTINE. Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.
VALÈRE. Comment s'appelle-t-il?
MARTINE. Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise avec un habit jaune et vert.
LUCAS. Un habit jaune et vart! C'est donc le médecin des parroquets?
VALÈRE. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?
MARTINE. Comment! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait

morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche; et dans le même instant elle se leva de son lit et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS. Ah!

VALÈRE. Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE. Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

LUCAS. Ah!

VALÈRE. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE. Qui en doute?

LUCAS. Testigué! velà justement l'homme qu'il nous faut; allons vite le charcher.

VALÈRE. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS. Hé! morguenne! laissez-nous faire; s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE. Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre, et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE V

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS

SGANARELLE *entre sur le théâtre en chantant et tenant une bouteille.* La! la! la!

VALÈRE. J'entends quelqu'un qui chante et qui coupe du bois.

SGANARELLE. La! la! la!... Ma foi, c'est assez travaillé pour un coup : prenons un peu d'haleine. *(Il boit, et dit après avoir bu :)* Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux!
Vos petits glouglous!
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous!

Allons, morbleu! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE. Le voilà lui-même.

LUCAS. Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE. Voyons de près.

SGANARELLE, *les apercevant, les regarde en se tournant vers l'un et puis vers l'autre, et abaissant sa voix, dit :* Ah! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon! *Mon sort... ferait... bien des jaloux si...* Que diable! à qui en veulent ces gens-là?

VALÈRE. C'est lui assurément.

LUCAS. Le vela tout craché comme on nous l'a défiguré.

SGANARELLE, *à part. (Ici il pose sa bouteille à terre, et, Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté; ensuite de quoi, Lucas faisant la même chose, il la reprend et la tient contre sont estomac, avec divers gestes qui font un grand jeu de théâtre.)* Ils consultent en me regardant; quel dessein auraient-ils?

VALÈRE. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE. Eh! quoi?

VALÈRE. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle?

SGANARELLE, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.* Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons, et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE. Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourrait vous incommoder.

LUCAS. Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, *bas.* Voici des gens bien pleins de cérémonie.

VALÈRE. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles gens sont tou-

jours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE. Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE. Ah! Monsieur!...

SGANARELLE. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE. Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALÈRE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VALÈRE. Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE. Hé! Monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double.

VALÈRE. Hé! fi!

SGANARELLE. Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et je ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte! qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux

yeux du monde et tenir enterrés les beaux talents qu'il a!
SGANARELLE, *à part.* Il est fou.
VALÈRE. De grâce, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.
SGANARELLE. Comment?
LUCAS. Tout ce tripotage ne sart de rian, je savons cen que je savons.
SGANARELLE. Quoi donc? que me voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?
VALÈRE. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.
SGANARELLE. Médecin vous-même : je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.
VALÈRE, *bas.* Voilà sa folie qui le tient. *(Haut.)* Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage, et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.
SGANARELLE. A quoi donc?
VALÈRE. A de certaines choses dont nous serions marris.
SGANARELLE. Parbleu! venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.
VALÈRE, *bas.* Je vois bien qu'il faut se servir du remède. *(Haut.)* Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.
LUCAS. Et testigué ! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.
SGANARELLE. J'enrage!
VALÈRE. A quoi bon nier ce qu'on sait?
LUCAS. Pourquoi toutes ces fraimes-là? à quoi est-ce que ça vous sart?
SGANARELLE. Messieurs, en un mot autant qu'en

deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.
VALÈRE. Vous n'êtes point médecin?
SGANARELLE. Non.
LUCAS. V'n'êtes pas médecin?
SGANARELLE. Non, vous dis-je.
VALÈRE. Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre. *(Ils prennent un bâton et le frappent.)*
SGANARELLE. Ah! ah! ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.
VALÈRE. Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence?
LUCAS. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?
VALÈRE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.
LUCAS. Par ma figué! j'en sis fâché, franchement.
SGANARELLE. Que diable est ceci, Messieurs? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez de vouloir que je sois médecin?
VALÈRE. Quoi! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?
SGANARELLE. Diable emporte si je le suis!
LUCAS. Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin?
SGANARELLE. Non, la peste m'étouffe! *(Là, ils recommencent de le battre.)* Ah! ah! Et bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. *(A part.)* J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.
VALÈRE. Ah! voilà qui va bien, monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable.
LUCAS. Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.
VALÈRE. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS. Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part*. Ouais! serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu?

VALÈRE. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE. Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? est-il bien assuré que je sois médecin?

LUCAS. Oui, par ma figué!

SGANARELLE. Tout de bon?

VALÈRE. Sans doute.

SGANARELLE. Diable emporte si je le savais!

VALÈRE. Comment! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE. Ah! ah!

LUCAS. Un médecin qui a guari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE. Tudieu!

VALÈRE. Une femme était tenue pour morte il y avait six heures; elle était prête à ensevelir, lorsque avec une goutte de quelque chose vous la fites revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE. Peste!

LUCAS. Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fites qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE. Diantre!

VALÈRE. Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE. Je gagnerai ce que je voudrai?
VALÈRE. Oui.
SGANARELLE. Ah! je suis médecin sans contredit. Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? où faut-il se transporter?
VALÈRE. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.
SGANARELLE. Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.
VALÈRE. Il aime à rire. Allons, Monsieur.
SGANARELLE. Sans une robe de médecin!
VALÈRE. Nous en prendrons une.
SGANARELLE, *presentant sa bouteille à Valère.* Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. *(Puis, se tournant vers Lucas en crachant.)* Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.
LUCAS. Palsanguenne! vela un médecin qui me plaît. Je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. Oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfait, et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS. Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après ceti-là; et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliers.

VALÈRE. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS. Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE. Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit, et parfois il a des moments où son esprit s'échappe et ne paraît pas ce qu'il est.

LUCAS. Oui, il aime à bouffonner, et l'an dirait parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE. Mais, dans le fond, il est toute science, et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS. Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisait dans un livre.
VALÈRE. Sa réputation s'est déjà répandue ici, et tout le monde vient à lui.
GÉRONTE. Je meurs d'envie de le voir, faites-le moi vite venir.
VALÈRE. Je le vais querir.
JACQUELINE. Par ma fi! Monsieur, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; et la meilleure medeçaine que l'an pourrait bailler à votre fille, ce serait, selon moi, un biau et bon mari pour qui alle eût de l'amiquié.
GÉRONTE. Ouais! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses!
LUCAS. Taisez-vous, notre ménagère Jacquelaine : ce n'est pas à vous à bouter là votte nez.
JAQUELINE. Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire, que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de sené, et qu'un mari est une emplâtre qui garit tous les maux des filles.
GÉRONTE. Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?
JACQUELINE. Je le crois bian! vous li vouilliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniaiz-vous ce monsieu Liandre, qui li touchait au cœur? Alle aurait été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il la prendrait. li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.
GÉRONTE. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut : il n'a pas du bien comme l'autre.
JACQUELINE. Il a un oncle qui est si riche, dont il est hériquié.

GÉRONTE. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient, et l'on court grand risque de s'abuser lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers, et l'on a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE. Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et mères ant cette maudite couteume de demander toujours : Qu'a-t-il? et Qu'a-t-elle? Et le compère Piarre a marié sa fille Simonnette au gros Thomas, pour un quarquié de vaigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où alle avait bouté son amiquié; et vela que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur. On n'a que son plaisir en ce monde, et j'aimerais mieux bailler à ma fille un bon mari qui li fût agriable que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE. Peste, madame la nourrice! comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS, *en disant ceci, frappe sur l'épaule de Géronte.* Morgué! tais-toi, t'es eune impartinante. Monsieur n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE. Tout doux! oh! tout doux!

LUCAS. Monsieu, je veux un peu la mortifier et li apprendre le respect qu'elle vous doit.

GÉRONTE. Oui; mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE II

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. Monsieur, préparez-vous, voici notre médecin qui entre.
GÉRONTE. Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.
SGANARELLE, *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus*. Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.
GÉRONTE. Hippocrate dit cela?
SGANARELLE. Oui.
GÉRONTE. Dans quel chapitre, s'il vous plaît?
SGANARELLE. Dans son chapitre... des chapeaux.
GERONTE. Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.
SGANARELLE. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...
GÉRONTE. A qui parlez-vous, de grâce?
SGANARELLE. A vous.
GÉRONTE. Je ne suis pas médecin.
SGANARELLE. Vous n'êtes pas médecin?
GÉRONTE. Non vraiment.
SGANARELLE, *il prend, ici, un bâton, et le bat comme on l'a battu*. Tout de bon?
GÉRONTE. Tout de bon. Ah! ah! ah!
SGANARELLE. Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.
GÉRONTE. Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE. Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard.
GÉRONTE. Oui. Mais je l'enverrais promener avec ses goguenarderies.
LUCAS. Ne prenez pas garde à ça, Monsieu, ce n'est que pour rire.
GÉRONTE. Cette raillerie ne me plaît pas.
SGANARELLE. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.
GÉRONTE. Monsieur, je suis votre serviteur.
SGANARELLE. Je suis fâché.
GÉRONTE. Cela n'est rien.
SGANARELLE. Des coups de bâton ..
GÉRONTE. Il n'y a pas de mal.
SGANARELLE. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.
GÉRONTE. Ne parlons plus de cela, Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.
SGANARELLE. Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.
GÉRONTE. Je vous suis obligé de ces sentiments.
SGANARELLE. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.
GÉRONTE. C'est trop d'honneur que vous me faites.
SGANARELLE. Comment s'appelle votre fille?
GÉRONTE. Lucinde.
SGANARELLE. Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter! Lucinde!
GÉRONTE. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.
SGANARELLE. Qui est cette grande femme-là?
GÉRONTE. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SGANARELLE. Peste! le joli meuble que voilà! Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes grâces. *(Il lui porte la main sur le sein.)* Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité, est à votre service, et...

LUCAS. Avec votre parmission, Monsieur le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE. Quoi! est-elle votre femme?

LUCAS. Oui.

SGANARELLE. *(Il fait semblant d'embrasser Lucas, et, se tournant du côté de la nourrice, il l'embrasse.)* Ah! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

LUCAS, *en le tirant.* Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous *(il fait encore semblant d'embrasser Lucas, et, passant dessous ses bras, se jette au cou de sa femme),* et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage et si bien faite comme elle est.

LUCAS, *en le tirant encore.* Eh! testigué! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE. Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS. Avec moi tant qu'il vous plaira, mais avec ma femme, trêve de sarimonies.

SGANARELLE. Je prends part également au bonheur de tous deux *(il continue le même jeu),* et, si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

LUCAS, *en le tirant derechef.* Ah! vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponages!

SCÈNE III

SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE

GÉRONTE. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.
SGANARELLE. Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.
GÉRONTE. Où est-elle?
SGANARELLE, *se touchant le front.* Là dedans.
GÉRONTE Fort bien.
SGANARELLE, *en voulant toucher les tetons de la nourrice.* Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice et que je visite son sein.
LUCAS, *le tirant et lui faisant faire la pirouette.* Nanin, nanin, je n'avons que faire de ça.
SGANARELLE. C'est l'office du médecin de voir les tetons des nourrices.
LUCAS. Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.
SGANARELLE. As tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là!
LUCAS. Je me moque de ça.
SGANARELLE, *en le regardant de travers.* Je te donnerai la fièvre.
JACQUELINE, *prenant Lucas par le bras et lui faisant faire aussi la pirouette.* Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?
LUCAS. Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE. Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme!
GÉRONTE. Voici ma fille.

SCÈNE IV

LUCINDE, VALÈRE, GÉRONTE, LUCAS, SGANARELLE, JACQUELINE

SGANARELLE. Est-ce là la malade?
GÉRONTE. Oui, je n'ai qu'elle de fille, et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.
SGANARELLE. Qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.
GÉRONTE. Allons, un siège.
SGANARELLE. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.
GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, Monsieur.
SGANARELLE. Tant mieux. Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. Eh bien, de quoi est-il question? qu'avez-vous? quel est le mal que vous sentez?
LUCINDE *répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton*. Han, hi, hon, han.
SGANARELLE. Eh! que dites-vous?
LUCINDE *continue les mêmes gestes*. Han, hi, hon, han, han, hi, hon.
SGANARELLE. Quoi?
LUCINDE. Han, hi, hon!
SGANARELLE, *la contrefaisant*. Han, hi, hon, han,

ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?
GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.
SGANARELLE. Et pourquoi ?
GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.
SGANARELLE. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.
GÉRONTE. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.
SGANARELLE. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?
GÉRONTE. Oui, Monsieur.
SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?
GÉRONTE. Fort grandes.
SGANARELLE. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?
GÉRONTE. Oui.
SGANARELLE. Copieusement ?
GÉRONTE. Je n'entends rien à cela.
SGANARELLE. La matière est-elle louable ?
GÉRONTE. Je ne connais pas à ces choses.
SGANARELLE, *se tournant vers la malade*. Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.
GÉRONTE. Eh ! oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.
SGANARELLE. Ha ! ha !

JACQUELINE. Voyez comme il a deviné sa maladie!
SGANARELLE. Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : C'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.
GÉRONTE. Oui; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient?
SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.
GÉRONTE. Fort bien: mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole.
SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.
GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?
SGANARELLE. Aristote là-dessus dit... de fort belles choses.
GÉRONTE. Je le crois.
SGANARELLE. Ah! c'était un grand homme!
GÉRONTE. Sans doute.
SGANARELLE, *levant le bras depuis le coude*. Grand homme tout à fait, un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes : d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... entendez-vous le latin?
GÉRONTE. En aucune façon.
SGANARELLE, *se levant avec étonnement*. Vous n'entendez point le latin?

GÉRONTE. Non.
SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures. Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa,* la Muse, *bonus, bona, bonum; Deus sanctus, estne oratio latinas? Etiam,* oui; *quare?* pourquoi? *Quia substantivo et adjectivum concordat in genere, numerum et casus.*
GÉRONTE. Ah! que n'ai-je étudié!
JACQUELINE. L'habile homme que velà.
LUCAS. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.
SGANARELLE. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan,* ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus,* par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile,* rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.
GÉRONTE. Oui.
SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.
GÉRONTE. Je le suis.
SGANARELLE. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.
JACQUELINE. Ah! que ça est bian dit, notte homme!
LUCAS. Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.
SGANARELLE. Oui, cela était autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.
GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.
SGANARELLE. Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.
GÉRONTE, Assurément; mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?
SGANARELLE. Ce que je crois qu'il faille faire?
GÉRONTE. Oui.
SGANARELLE. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.
GÉRONTE. Pourquoi cela, Monsieur?
SGANARELLE. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?
GÉRONTE. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite quantité de pain et de vin!
SGANARELLE. Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera. *(A la nourrice.)* Doucement, vous. *(A Géronte.)* Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.
JACQUELINE. Qui? moi? Je me porte le mieux du monde.
SGANARELLE. Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais

de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.
GERONTE. Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie?
SGANARELLE. Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.
JACQUELINE, *en se retirant*. Ma fi! je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.
SGANARELLE. Vous êtes rétive aux remèdes, mais nous saurons vous soumettre à la raison. *(Parlant à Géronte.)* Je vous donne le bonjour.
GÉRONTE. Attendez un peu, s'il vous plaît.
SGANARELLE. Que voulez-vous faire?
GÉRONTE. Vous donner de l'argent, Monsieur.
SGANARELLE, *tendant sa main derrière, par-dessus sa robe, tandis que Géronte ouvre sa bourse*. Je n'en prendrai pas, Monsieur.
GÉRONTE. Monsieur...
SGANARELLE. Point du tout.
GÉRONTE. Un petit moment.
SGANARELLE. En aucune façon.
GÉRONTE. De grâce!
SGANARELLE. Vous vous moquez.
GÉRONTE. Voilà qui est fait.
SGANARELLE. Je n'en ferai rien.
GÉRONTE. Hé!
SGANARELLE. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.
GÉRONTE. Je le crois.
SGANARELLE, *après avoir pris l'argent*. Cela est-il de poids?
GÉRONTE. Oui, Monsieur.

SGANARELLE. Je ne suis pas un médecin mercenaire.
GÉRONTE. Je le sais bien.
SGANARELLE. L'intérêt ne me gouverne point.
GÉRONTE. Je n'ai pas cette pensée.

SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE

SGANARELLE, *regardant son argent.* Ma foi, cela ne va pas mal, et, pourvu que...
LÉANDRE. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.
SGANARELLE, *lui prenant le poignet.* Voilà un pouls qui est fort mauvais.
LÉANDRE. Je ne suis point malade, Monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.
SGANARELLE. Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc?
LÉANDRE. Non, pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter; et, comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.
SGANARELLE, *paraissant en colère.* Pour qui me prenez-vous? Comment! oser vous adresser à moi

pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature!
LÉANDRE. Monsieur, ne faites point de bruit.
SGANARELLE, *en le faisant reculer*. J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.
LÉANDRE. Hé! Monsieur, doucement.
SGANARELLE. Un mal avisé.
LÉANDRE. De grâce!
SGANARELLE. Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...
LÉANDRE, *tirant une bourse qu'il lui donne*. Monsieur!
SGANARELLE. De vouloir m'employer... *(Tirant la bourse.)* Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, et je vous avoue que cela me met en colère.
LEANDRE. Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que...
SGANARELLE. Vous vous moquez! De quoi est-il question?
LÉANDRE. Vous saurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut, et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie. Mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle était importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE. Allons, Monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable, et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera ou bien elle sera à vous.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

SGANARELLE, LÉANDRE

LÉANDRE. Il me semble que je ne suis pas ainsi mal pour un apothicaire; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE. Sans doute.

LÉANDRE. Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE. Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE. Comment!

SGANARELLE. Diable emporte si j'entends rien en médecine! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE. Quoi ! vous n'êtes pas effectivement...
SGANARELLE. Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela, et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de qu'elle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos, et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.
LÉANDRE. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.
SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent vers lui.* Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE

THIBAUT. Monsieu, je venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.
SGANARELLE. Qu'y a-t-il?
THIBAUT. Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.
SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent*. Que voulez-vous que j'y fasse?
THIBAUT. Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillisiez quelque petite drôlerie pour la guarir.
SGANARELLE. Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.
THIBAUT. Alle est malade d'hypocrisie, Monsieu.
SGANARELLE. D'hypocrisie?
THIBAUT. Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout, et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrez l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitules et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer, et parfois il li prend des sincoles et des conversions que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notte village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires; et il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en por-

tions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il velait li bailler d'une certaine drogue qu'on appelle du vin amétile; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyît à *patres,* et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, *tendant toujours la main et la branlant comme pour signe qu'il demande de l'argent.* Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT. Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE. Je ne vous entends point du tout.

PERRIN. Monsieu, ma mère est malade, et velà deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE. Ah! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements.

PERRIN. Hé! oui, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE. J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède?

PERRIN. Oui, Monsieu.

SGANARELLE. Un remède pour la guérir?

PERRIN. C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE. Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. Du formage, Monsieu?

SGANARELLE. Oui, c'est un fromage préparé où il entre de l'or, du coral et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN. Monsieu, je vous sommes bien obligés, et j'allons lui faire prendre ça tout à l'heure.
SGANARELLE. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS

SGANARELLE. Voici la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.
JACQUELINE. Par ma figué! Monsieu le médecin, çà est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout vot' latin.
SGANARELLE. Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.
JACQUELINE. Je sis vot' servante, j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.
SGANARELLE. Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez!
JACQUELINE. Que velez-vous, Monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.
SGANARELLE. Comment? un rustre comme cela! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle!
JACQUELINE. Hélas! vous n'avez rian vu encore,

et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE. Est-il possible? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendraient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE. Eh! Monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE. Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; et il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE. Il est bian vrai que, si je n'avais devant les yeux que son intérêt, il pourrait m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE. Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; et, si j'étais assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour... *(En cet endroit, tous deux apercevant Lucas qui était derrière eux et entendait leur dialogue, chacun se retire de son côté, mais le médecin d'une manière fort plaisante.)*

SCÈNE IV

GÉRONTE, LUCAS

GÉRONTE. Holà! Lucas, Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin?
LUCAS. Eh! oui, de par tous les diantres! je l'ai vu et ma femme aussi.
GÉRONTE. Où est-ce donc qu'il peut être?
LUCAS. Je ne sais, mais je voudrais qu'il fût à tous les guèbles.
GÉRONTE. Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE

GÉRONTE. Ah! Monsieur, je demandais où vous étiez.
SGANARELLE. Je m'étais amusé, dans votre cour, à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade?
GÉRONTE. Un peu plus mal depuis votre remède.
SGANARELLE. Tant mieux : c'est signe qu'il opère.
GÉRONTE. Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.
SGANARELLE. Ne vous mettez pas en peine : j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.
GÉRONTE. Qui est cet homme-là que vous amenez?

SGANARELLE, *faisant des signes avec la main que c'est un apothicaire.* C'est...
GÉRONTE. Quoi?
SGANARELLE. Celui...
GÉRONTE. Hé!
SGANARELLE. Qui...
GÉRONTE. Je vous entends.
SGANARELLE. Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI

JACQUELINE, LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, SGANARELLE

JACQUELINE. Monsieur, voilà votre fille qui veut un peu marcher.
SGANARELLE. Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. *(En cet endroit, il tire Géronte à un bout du théâtre, et, lui passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers lui lorsqu'il veut regarder ce que sa fille et l'apothicaire font ensemble, lui tenant cependant le discours suivant pour l'amuser.)* Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'ecouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; et moi, je dis que oui et non D'autant que l'incongruité des humeurs

opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et, comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE. Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE. Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du remède! ô admirable médecin! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse! Et que puis-je faire pour vous après un tel service?

SGANARELLE, *se promenant sur le théâtre et s'essuyant le front*. Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. Mais...

LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE. Quoi!

LUCINTE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE. Si...

LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE. Je...

LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE. Mais...

LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GERONTE. J'ai...

LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE. Il...

LUCINDE. Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.
GÉRONTE. La...
LUCINDE. Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.
GÉRONTE. Mais...
LUCINDE, *parlant d'un ton de voix à étourdir*. Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.
GÉRONTE. Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister. *(A Sganarelle.)* Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.
SGANARELLE. C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.
GÉRONTE. Je vous remercie. *(A Lucinde.)* Penses-tu donc...
LUCINDE. Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.
GÉRONTE. Tu épouseras Horace dès ce soir.
LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.
SGANARELLE. Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il faut y apporter.
GÉRONTE. Serait-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit?
SGANARELLE. Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. *(Il appelle l'apothicaire et lui parle.)* Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourrait empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en

vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de *matrimonium* en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre et lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite au remède spécifique !

SCENE VII

GÉRONTE, SGANARELLE

GÉRONTE. Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE. Ce sont des drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne.

SGANARELLE. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE. Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE. Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille enfermée.

SGANARELLE. Vous avez fait sagement.
GERONTE. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.
SGANARELLE. Fort bien.
GÉRONTE. Il serait arrivé quelque folie si j'avais souffert qu'ils se fussent vus.
SGANARELLE. Sans doute.
GÉRONTE. Et je crois qu'elle aurait été fille à s'en aller avec lui.
SGANARELLE. C'est prudemment raisonné.
GÉRONTE. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.
SGANARELLE. Quel drôle!
GÉRONTE. Mais il perdra son temps.
SGANARELLE. Ah! ah!
GÉRONTE. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.
SGANARELLE. Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCENE VIII

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE

LUCAS. Ah! palsanguenne, Monsieur, voici bian du tintamarre. Votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'était liu qui était l'apothicaire, et velà monsieur le médecin qui a fait cette belle opération-là.
GÉRONTE. Comment! m'assassiner de la façon? Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.
LUCAS. Ah! par ma fi, Monsieur le médecin, vous serez pendu. Ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS

MARTINE. Ah! mon Dieu, que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.
LUCAS. Le velà qui va être pendu.
MARTINE. Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?
LUCAS. Il a fait enlever la fille de notte maître.
MARTINE. Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?
SGANARELLE. Tu vois. Ah!
MARTINE. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens!
SGANARELLE. Que veux-tu que j'y fasse?
MARTINE. Encore, si tu avais achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.
SGANARELLE. Retire-toi de là, tu me fends le cœur.
MARTINE. Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je t'aie vu pendu.
SGANARELLE. Ah!

SCÈNE X

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE, LUCAS

GÉRONTE. Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE, *le chapeau à la main*. Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE. Non non, la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

SCÈNE XI

LÉANDRE, LUCINDE, JACQUELINE, LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE

LÉANDRE. Monsieur, je viens faire paraître Léandre à vos yeux et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête : je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE. Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE. La médecine l'a échappé belle!

MARTINE. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin, car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE. L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE. Soit. Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

DIJON — DARANTIERE

LE SICILIEN
OU
L'AMOUR PEINTRE

MOLIÈRE

1622-1673

⚜ ⚜ ⚜

LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

1667

PARIS

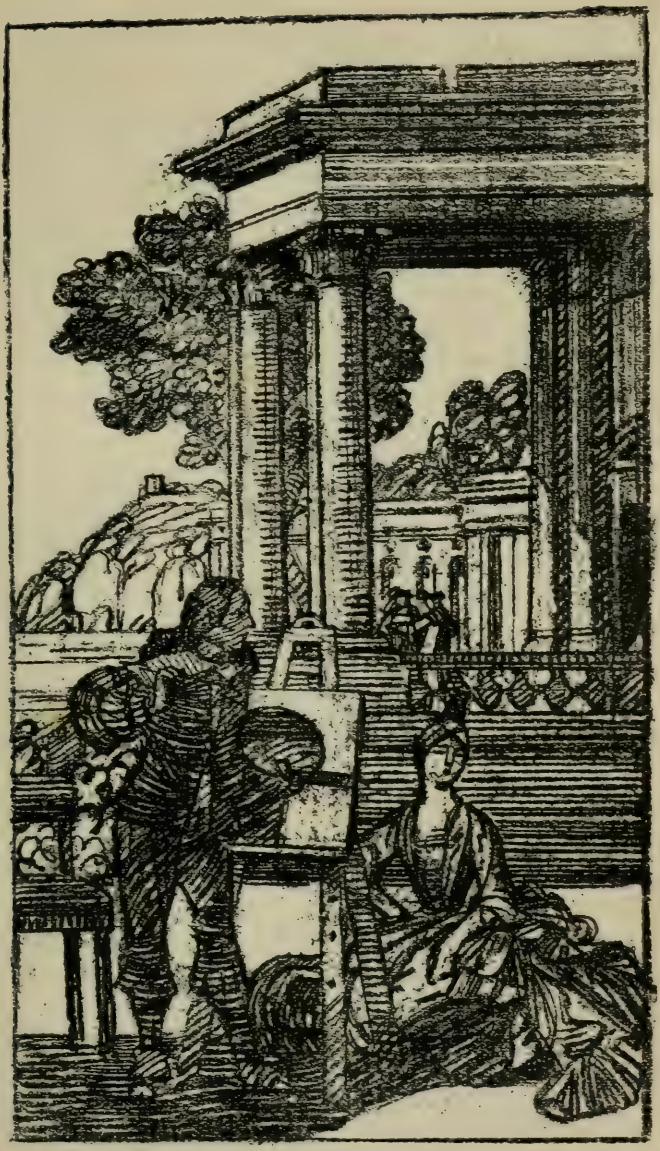
LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

COLLECTION DES GRANDS FRANÇAIS

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

M. CM. XXIII



NOTICE

Le Sicilien ou l'Amour peintre *fut joué dans la quatorzième « entrée », par laquelle Molière, au cours de février 1667, compléta le* Ballet des Muses. *La Grange, qui avait un rôle dans* le Sicilien, *n'a point noté sur son* Registre *les dates des représentations données à la cour. Des informations de la* Gazette, *et d'une* Lettre en vers *que, le 20 février, Robinet écrivit à Madame, on déduit qu'elles eurent lieu le lundi 14, le mercredi 16, le samedi 19.*

Le lendemain 20 février, la cour quittait Saint-Germain, et la troupe de Molière qu'en 1665 le roi avait déjà gratifiée d'une pension de six mille livres, se voyait dotée à nouveau par lui d'une égale libéralité.

Au cours des fêtes qui prenaient fin, Molière, à son habitude, s'était surmené. En rentrant à Paris, il fut très malade. On le crut perdu. Il fut mis au laitage, et contraint de se reposer. Aussi, c'est seulement le vendredi 10 juin, quatre mois après le retour du roi dans sa capitale, qu'il put donner aux spectateurs du Palais-Royal le régal du Sicilien. *La brève et charmante comédie de Molière accompagnait l'*Attila *de Corneille, qui avait été représenté*

pour la première fois le 4 mars 1667. Dans une Lettre en vers à Madame *datée du 11 juin, Robinet, évoquant en termes un peu naïfs et vieillis l'histoire d'Io, fille d'Inachus, nous confirme le rétablissement de Molière et le feu toujours vif de sa verve :*

> *... Et* Lui, *tout rajeuni du lait*
> *De quelque autre infante d'Inache*
> *Qui se couvre de peau de vache,*
> *S'y remontre enfin à nos yeux,*
> *Plus que jamais facétieux.*

Malgré l'impression agréable que laissa la pièce et que Robinet et Grimarest nous ont attestée, le Sicilien *ne fut joué que vingt fois jusqu'à la mort de Molière. Il eut, depuis, meilleure fortune que les autres petites pièces du poète.*

*
* *

Quelques détails de l'intrigue ont permis de faire des rapprochements avec une pièce de Calderon, el Escondido y la Tapada, *« l'Homme caché et la Femme voilée », et avec une nouvelle de Gabriel Chappuis de Tours publiée en 1584 dans le livre des* Facétieuses Journées. *Mais ce que Molière a pu leur devoir, s'il leur a emprunté autre chose que certains ressorts de comédie dès longtemps employés et connus, n'est rien auprès de cette gracieuse fantaisie qui se déploie dans les libres changements de scène, dans le mélange heureux des traits de farce bouffonne ou de fine psychologie, et qui appelle constamment dans nos esprits la comparaison avec le génie d'un Shakespeare ou d'un Musset. Le sujet était étranger, et si Molière, l'ayant choisi, a su comme toujours le faire sien, lui imprimer sa marque, il a su aussi lui conserver l'originalité qui est attachée à la peinture de mœurs « étranges » (au double sens que ce mot possédait encore au* XVI^e *siècle), — d'un pays où le soleil*

échauffe, non moins que la nature, les esprits, — d'une île où les coutumes, profondément influencées pendant des siècles par le redoutable voisinage des corsaires Barbaresques, admettaient encore au temps du Grand Roi, un esclavage à peine déguisé.

*
* *

On connaît, par le livret du Ballet des Muses, *la distribution des rôles dans* le Sicilien. *La Grange y jouait le gentilhomme français Adraste. Mademoiselle de Brie et Mademoiselle Molière avaient les rôles de la belle esclave Isidore, et de Zaïde qui changea son nom contre celui de Climène, quand la pièce fut donnée à l'impression. La Thorillière était Hali, et Molière, le gentilhomme sicilien, don Pèdre. Le costume du poëte, qui fut à l'inventaire estimé 75 livres, plus qu'aucun des autres qu'on avait conservés de lui, comprenait avec l'habit, « les chausses et manteau de satin violet, avec une broderie or et argent, doublé de tabis vert, et le jupon de moire d'or, à manches de toile d'argent, garni de broderie et d'argent, et un bonnet de nuit, une perruque et une épée (1) ».*

*
* *

Le Sicilien *présente encore un intérêt particulier à raison de la forme originale, d'une harmonie voulue et d'un rythme cherché, que Molière y a donnée à sa prose.* Don Juan, l'Avare, Georges Dandin *présentent des passages où les mots se groupent naturellement selon les mètres et les césures qui sont réservés aux vers. Chateaubriand et Michelet, plus près de nous Maeterlink, M. de Gramont, M. Paul Fort ont, tantôt par instinct et tantôt par*

(1) *Recherches sur Molière,* par Eudore Soulié, cité par Despois, VI, p. 224.

recherche, pratiqué le même genre de prose lyrique. La prose du Sicilien *est à ce point soumise au rythme poétique qu'une édition a pu en être publiée par M. de Montaiglon où toute la pièce se trouve découpée en vers libres et blancs. Des inversions qui n'étaient point usitées en prose, des tournures comme « jusques au jour », qui donnent au poète un pied dont le prosateur n'a cure ni besoin, montrent que le hasard ne suffit point pour expliquer de telles rencontres, et qu'elles supposent chez l'écrivain, sinon un dessein bien arrêté, du moins quelque vue particulière. Sans doute Molière était habitué d'écrire, selon la nécessité, tantôt en vers, tantôt en prose, et se trouvait conduit, comme on l'a dit, à confondre les deux langages. L'explication est pauvre, surtout si l'on compare, comme a fait M. de Montaiglon, la date où parut* le Sicilien, *1667, d'une part à celle d'*Amphitryon, *1668, qui est celle du premier recueil des* Fables *de La Fontaine, et d'autre part aux dates d'une autre œuvre de La Fontaine, les* Contes, *dont les deux premières parties avaient été publiées de 1665 à 1667. Que Molière ait subi l'influence du fabuliste, il est probable. Et quand on voit de quelle forme incomparablement souple il sut, l'année d'après, revêtir son* Amphitryon, *on peut penser que la composition du* Sicilien *fut pour lui comme une ébauche, un essai, un exercice à quoi le défaut de temps le contraignit provisoirement de limiter son effort.*

A. R.

PERSONNAGES

ADRASTE, gentilhomme français,
amant d'Isidore.
DON PÈDRE, Sicilien, amant d'Isidore.
ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pèdre.
CLIMÈNE, sœur d'Adraste.
HALI, valet d'Adraste.
LE SÉNATEUR.
MUSICIENS.
TROUPE D'ESCLAVES.
TROUPE DE MAURES.
DEUX LAQUAIS.

SCÈNE PREMIÈRE

HALI, MUSICIENS

HALI, *aux musiciens*. Chut !... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four ; le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes, et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

SCÈNE II

ADRASTE et deux Laquais, HALI

ADRASTE. Est-ce toi, Hali ?
HALI. Et qui pourrait-ce être que moi, à ces heures de nuit ? Hors vous et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.
ADRASTE. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens : car enfin ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime ; on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs. Mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes, et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille avec tant de souci sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.
HALI. Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler, et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.
ADRASTE. Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnaître que chacun de notre côté nous ayons comme il faut expliqué ce langage, et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre ?

HALI. Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.
ADRASTE. As-tu là tes musiciens ?
HALI. Oui.
ADRASTE. Fais-les approcher. Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paraître à quelque fenêtre.
HALI. Les voici. Que chanteront-ils ?
ADRASTE. Ce qu'ils jugeront de meilleur.
HALI. Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.
ADRASTE. Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.
HALI. Ah ! Monsieur, c'est du beau bécarre.
ADRASTE. Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre ?
HALI. Monsieur, je tiens pour le bécarre : vous savez que je m'y connais. Le bécarre me charme ; hors du bécarre, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.
ADRASTE. Non, je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.
HALI. Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui sur bémol viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses, et là-dessus vient un berger joyeux, avec un bécarre admirable, qui se moque de leur faiblesse.
ADRASTE. J'y consens. Voyons ce que c'est.
HALI. Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène, et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE. Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumières.

SCÈNE III

Chantée par trois musiciens.

PREMIER MUSICIEN

Si du triste récit de mon inquiétude
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez pas fâchés.
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;
Et moi, j'y recommence
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.
Ah ! mon cher Philène !

PREMIER MUSICIEN

Ah ! mon cher Tircis !

DEUXIÈME MUSICIEN

Que je sens de peine !

PREMIER MUSICIEN

Que j'ai de soucis !

DEUXIÈME MUSICIEN

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PREMIER MUSICIEN

Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.

TOUS DEUX

O loi trop inhumaine !
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

TROISIÈME MUSICIEN

Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur.
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici
Auprès de qui je m'empresse ;
A leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci.
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PREMIER ET DEUXIÈME MUSICIENS

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi !

HALI. Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

ADRASTE. Qu'on se retire vite et qu'on éteigne les flambeaux.

SCÈNE IV

Don PÈDRE, ADRASTE, HALI

Don PÈDRE, *sortant en bonnet de nuit et robe de chambre, avec une épée sous son bras.* Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte, et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.
ADRASTE. Hali ?
HALI. Quoi ?
ADRASTE. N'entends-tu plus rien ?
HALI. Non.

(Don Pèdre est derrière eux qui les écoute.)

ADRASTE. Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle à cette aimable Grecque, et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle ?
HALI. Je voudrais de bon cœur que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est ! Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !
ADRASTE. Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal; j'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, et, quand j'y devrais employer...
HALI. Monsieur, je ne sais pas ce que celà veut dire, mais la porte est ouverte, et, si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où celà vient.

(Don Pèdre se retire sur sa porte.)

ADRASTE. Oui, fais, mais sans faire de bruit. Je ne

m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel que ce fût la charmante Isidore !
DON PEDRE, *lui donnant sur la joue.* Qui va là ?
HALI, *lui en faisant de même.* Ami.
DON PÈDRE. Holà ! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy ! allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils ! Vite, dépêchez ! Allons, tue, point de quartier.

SCÈNE V

ADRASTE, HALI

ADRASTE. Je n'entends remuer personne. Hali ! Hali !
HALI, *caché dans un coin.* Monsieur.
ADRASTE. Où donc te caches-tu ?
HALI. Ces gens sont-ils sortis ?
ADRASTE. Non, personne ne bouge.
HALI, *en sortant d'où il était caché.* S'ils viennent, ils seront frottés.
ADRASTE. Quoi ! tous nos soins seront donc inutiles, et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins ?
HALI. Non, le courroux du point d'honneur me prend; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel.

ADRASTE. Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI. Laissez-moi faire seulement; j'en essayerai tant de toutes les manières que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paraît; je vais chercher mes gens, et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

SCÈNE VI

DON PÈDRE, ISIDORE

ISIDORE. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE. Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DON PÈDRE. Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un

peu contre les soins des surveillants ; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE. Il est vrai, la musique en était admirable.

Don PÈDRE. C'était pour vous que cela se faisait ?

ISIDORE. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

Don PÈDRE. Vous savez qui était celui qui donnait cette sérénade ?

ISIDORE. Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

Don PÈDRE. Obligée !

ISIDORE. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

Don PÈDRE. Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

ISIDORE. Fort bon : cela n'est jamais qu'obligeant.

Don PÈDRE. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISIDORE. Assurément.

Don PÈDRE. C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE. A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée : ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

Don PÈDRE. Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE. Je ne sais pas pourquoi cela ; et, si j'aimais quelqu'un, je n'aurais point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il

rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait, et n'est-ce pas pour s'applaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable !

DON PÈDRE. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paraître à d'autres yeux.

ISIDORE. Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

DON PÈDRE. Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi ; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsque l'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étais galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrais tout mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

DON PÈDRE. Si bien donc que, si quelqu'un vous en contait, il vous trouverait disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE. Je ne vous dis rien là-dessus ; mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées.

DON PÈDRE. Vous reconnaissez peu ce que vous

me devez ; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

Don PÈDRE. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

Don PÈDRE. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante, et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

SCÈNE VII

Don PÈDRE, HALI, ISIDORE

(Hali entre en faisant plusieurs révérences à Don Pèdre.)

Don PÈDRE. Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

HALI *(Il se retourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à Don Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître)*. Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)...

DON PÈDRE. Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.
HALI. Signor, je suis un virtuose.
DON PÈDRE. Je n'ai rien à donner.
HALI. Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudraient bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; et, comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les voir et de les entendre pour les acheter s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.
ISIDORE. C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les nous venir.
HALI. Chala bala... Voici une chanson nouvelle qui est du temps. Écoutez bien. Chala bala.

SCÈNE VIII

(Hali chante dans cette scène, et les esclaves dansent dans les intervalles de son chant.)

HALI ET QUATRE ESCLAVES. ISIDORE, DON PÈDRE

HALI, *chante*

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle ;
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle

Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boler caldara.
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

C'est un supplice à tous coups
Sous qui cet amant expire ;
Mais si d'un œil un peu doux
La belle voit son martyre
Et consent qu'aux yeux de tous
Pour ses attraits il soupire,
Il pourrait bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara,
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona cucina,
Mi levar matina,
Far boler caldara.
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

DON PÈDRE

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent pour vos épaules
Les coups de bâton ?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonnara,
Si, si non andara.
Andara, andara,
O ti bastonnara.

Oh ! oh ! quels égrillards ! Allons, rentrons ici; j'ai changé de pensée, et puis le temps se couvre un peu. *(A Hali qui paraît encore là.)* Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

HALI. Hé bien ! oui, mon maître l'adore ; il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour ; et, si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PÈDRE. Oui, oui, je la lui garde.

HALI. Nous l'aurons malgré vous.

DON PÈDRE. Comment ! coquin...

HALI. Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE. Si je prends...

HALI. Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

DON PÈDRE. Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI. C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue ; il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCÈNE IX

ADRASTE, ALI

HALI. Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE. Ne te mets point en peine, j'ai trouvé par hazard tout ce que je voulais, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venait faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire : ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI. Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

ADRASTE. Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI. Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE. Je ne veut point perdre de temps. Holà ! il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCÈNE X

DON PÈDRE, ADRASTE

DON PÈDRE. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison ?

ADRASTE. J'y cherche le seigneur Don Pèdre.

DON PÈDRE. Vous l'avez devant vous.

ADRASTE. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

DON PÈDRE *lit*. Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme français, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est sans contredit le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne pouvais rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense, car c'est un homme qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire et pour la réputation.

DON PÈDRE, *parlant au Français*. Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DON PÈDRE. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XI

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE,
ET DEUX LAQUAIS

DON PÈDRE. Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. *(Adraste baise Isidore en la saluant, et Don Pèdre lui dit :)* Holà ! Seigneur Français, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE. C'est la manière de France.

DON PÈDRE. La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais pour les nôtres elle est un peu trop familière.

ISIDORE. Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et, pour dire le vrai, je ne m'attendais pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE. Il n'y a personne sans doute qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE. L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE. Le peintre n'y en voit aucun, et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE. Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.
ISIDORE. Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne...
Don PÈDRE. Finissons cela, de grâce; laissons les compliments, et songeons au portrait.
ADRASTE. Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE. Où voulez-vous que je me place?
ADRASTE. Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.
ISIDORE. Suis-je bien ainsi?
ADRASTE. Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît; un peu plus de ce côté-là, le corps tourné ainsi; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Ceci un peu plus découvert. *(Il parle de sa gorge.)* Bon. Là, un peu davantage, encore tant soit peu.
Don PÈDRE. Il y a bien de la peine à vous mettre: ne sauriez-vous vous tenir comme il faut?
ISIDORE. Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi, et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.
ADRASTE. Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. *(La faisant tourner un peu devers lui.)* Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.
Don PÈDRE. Fort bien.
ADRASTE. Un peu plus de ce côté; vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.
ISIDORE. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne

sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes, car toutes demandent les mêmes choses : un teint tout de lys ou de roses, un nez bien fait, une petite bouche et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE. Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

Don PÈDRE. Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la peignant, si éperdûment amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. *(Il parle à Don Pèdre.)* Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

ISIDORE. Tout cela sent la nation, et toujours Messieurs les Français ont un fond de galanterie qui se répand partout.

ADRASTE. On ne se trompe guère en ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

Don PÈDRE. Seigneur Français, vous ne devriez

pas, ce me semble, parler : cela vous détourne de votre ouvrage.
ADRASTE. Ah ! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins ; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCÈNE XII

HALI, *vêtu en Espagnol,* DON PÈDRE, ADRASTE, ISIDORE

DON PÈDRE. Que veut cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?
HALI. J'entre ici librement ; mais entre cavaliers telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?
DON PÈDRE. Non, Seigneur.
HALI. Je suis Don Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.
DON PÈDRE. Souhaitez-vous quelque chose de moi ?
HALI. Oui, un conseil sur un fait d'honneur : je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous. Mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.
DON PÈDRE. Nous voilà assez loin.
ADRASTE, *regardant Isidore.* Elle a les yeux bleus.
HALI. Seigneur, j'ai reçu un soufflet : vous savez ce qu'est un soufflet lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur

le cœur, et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je doit me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

DON PÈDRE. Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi.

HALI. Parlons bas, s'il vous plaît.

ADRASTE, *aux genoux d'Isidore, pendant que Don Pèdre parle à Hali*. Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE. Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

ADRASTE. Mais vous persuadai-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?

ISIDORE. Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE. En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

ISIDORE. Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE. Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE. A me résoudre.

ADRASTE. Ah ! quand on aime bien, on se résout bientôt...

ISIDORE. Hé bien ! allez, oui, j'y consens.

ADRASTE. Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE. Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps ?

DON PÈDRE, *à Hali*. Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI. Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

DON PÈDRE. Je vous laisse aller sans vous recon-

duire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.
ADRASTE. Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... *(Don Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.)* Je regardais ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyais d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. *(Parlant à Don Pèdre.)* Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie. *(A Isidore.)* Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.
ISIDORE. Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

SCÈNE XIII

DON PÈDRE, ISIDORE

ISIDORE. Qu'en dites-vous ? Ce gentilhomme me paraît le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les Français ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.
DON PÈDRE. Oui; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent en étourdis à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.
ISIDORE. C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.
DON PÈDRE. Oui; mais, s'ils plaisent aux dames, ils

déplaisent fort aux messieurs ; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE. Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

SCÈNE XIV

CLIMÈNE, DON PÈDRE, ISIDORE

CLIMÈNE, *voilée*. Ah ! Seigneur cavalier, sauvez-moi, s'ils vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toujours voilée ; et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduit à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paraître. De grâce, Seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

DON PÈDRE. Entrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

SCÈNE XV

ADRASTE, DON PÈDRE

DON PÈDRE. Hé quoi ! Seigneur, c'est vous ? Tant de jalousie pour un Français ? Je pensais qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE. Les Français excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; et, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle le mérite.

DON PÈDRE. Ah ! de grâce, arrêtez : l'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE. La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; et, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DON PÈDRE. De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein ; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE. Hé quoi ! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses ?

DON PÈDRE. Oui, je prends son parti ; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande, et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE. Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser ; je ferai ce que vous voudrez.

SCÈNE XVI

CLIMÈNE, ADRASTE, DON PÈDRE

DON PÈDRE. Holà ! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.
CLIMÈNE. Je vous suis obligée plus qu'on ne saurait croire ; mais je m'en vais prendre mon voile : je n'ai garde, sans lui, de paraître à ses yeux.
DON PÈDRE, *à Adraste*. La voici qui s'en va venir ; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avais raccommodé tout.

SCÈNE XVII

ISIDORE, SOUS LE VOILE DE CLIMÈNE, ADRASTE, DON PÈDRE

DON PÈDRE. Puisque vous m'avez bien voulu donner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.
ADRASTE. Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.
DON PÈDRE. Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE. Je vous donne ma parole, Seigneur Don Pèdre, qu'à votre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.
DON PÈDRE. C'est trop de grâce que vous me faites. *(Après qu'ils sont sortis.)* Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

SCENE XVIII

CLIMÈNE, DON PÈDRE

DON PÈDRE. Comment! que veut dire cela?
CLIMÈNE, *sans voile*. Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.
DON PÈDRE. Don Pèdre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

SCÈNE XIX

LE SÉNATEUR, Don PÈDRE

LE SÉNATEUR. Serviteur, Seigneur Don Pèdre. Que vous venez à propos!

Don PÈDRE. Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR. J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

Don PÈDRE. Un traître de Français m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR. Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

Don PÈDRE. Il m'a enlevé une fille que j'avais affranchie.

LE SÉNATEUR. Ce sont gens vêtus en Maures qui dansent admirablement.

Don PEDRE. Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

LE SENATEUR. Les habits merveilleux et qui sont faits exprès.

Don PÈDRE. Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR. Je veux que vous voyiez cela; on la va répéter pour donner le divertissement au peuple.

Don PÈDRE. Comment! de quoi parlez-vous là?

LE SÉNATEUR. Je parle de ma mascarade.

Don PÈDRE. Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR. Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez; voyons si cela ira bien.

DON PÈDRE. La peste soit du fou avec sa mascarade!
LE SÉNATEUR. Diantre soit le fâcheux avec son affaire!

SCÈNE XX

Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DIJON — DARANTIERE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

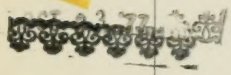
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

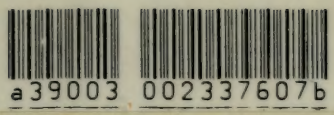
The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

DEC 10 1968





CE PQ 1821
1922 V4
C00 MOLIERE, JEA MOLIERE, 1
ACC# 1388889